

Journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

mensuel

Juin 78 - n° 113 - 9F

Portugal : 100 escudos

Suisse : 6 F.S.

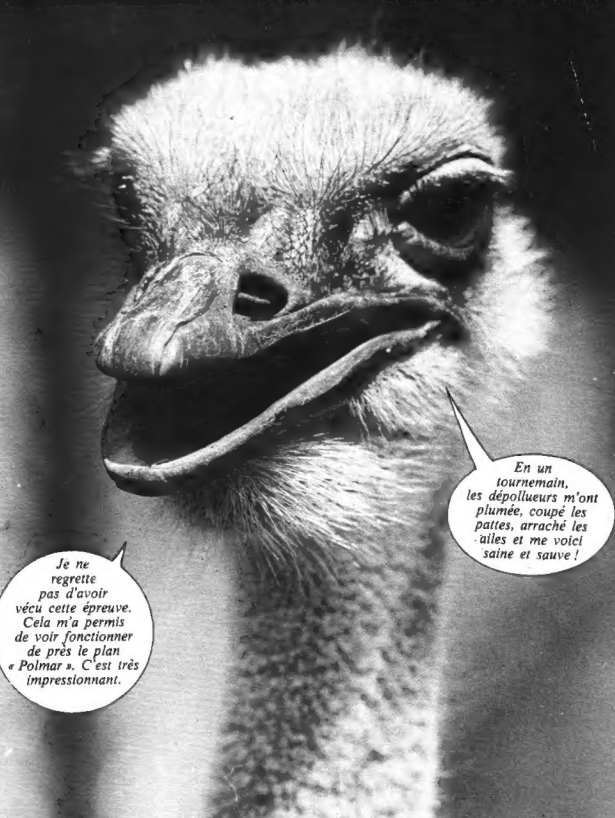
Canada : \$ 1.50

charlie



CHARLIE MENSUEL publiera chaque mois la meilleure photo parue dans la presse française et internationale. Notre jury a désigné comme gagnant de ce mois cet extraordinaire document paru dans CHARLIE-HEBDO (en vente partout, 5,00 F). C'est la 27^e fois consécutive que notre confrère a les honneurs du podium. Félicitons-le chaudement.

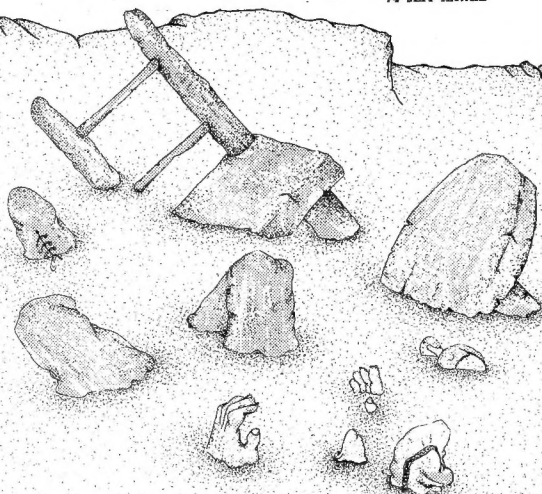
CATASTROPHE EN BRETAGNE. – Rescapée de la marée noire, cette mouette témoigne :



Je ne regrette pas d'avoir vécu cette épreuve. Cela m'a permis de voir fonctionner de près le plan « Polmar ». C'est très impressionnant.

En un tournemain, les dépollueurs m'ont plumée, coupé les pattes, arraché les ailes et me voici saine et sauve !

3 Pichard-Andrevon
 CEUX-LA
 6 Cabu
 7 Pérez
 10 ANDY CAPP
 14 Maryse Wolinski
 16 FOSDYKE SAGA
 20 LES PETITS MIQUETS
 23 Narcelé
 36 Andrevon
 38 Guillon
 41 Barbier
 57 ECRIT A LA MAIN
 59 DICO S.F.
 60 CULTURE
 62 PEANUTS
 66 WHAT'S UP DOC ?
 68 Hugot
 72 LES DOMMAGES DE GUERRE
 74 JEFF HAWKE





Barbier. C'est beau comme une œuvre d'art. Quand il m'arrive de regarder des expositions et que je vois accrochées, sinistres, les pauvres idées des artistes... Un gag leur suffit pour travailler un an, parfois une vie. Il n'y a plus que dans la bande dessinée que l'on voit des gens qui dessinent. Pour quelques francs, vous avez la plus belle exposition possible.

Marcelé. Encore un fou de dessin. Encore une découverte de « Charlie mensuel ». Est-ce de l'art ? En tout cas, ça représente des nuits heureuses pour celui qui dessine peinarde sous sa lampe, le cendrier à portée de main, la cafetière pas loin, l'alcool si c'est nécessaire, la musique si on aime ça, la porte

entrouverte sur la chambre à coucher... Le bonheur de créer, d'inventer, de faire de ses fantasmes une œuvre. C'est un beau métier. C'est rare que ça enrichisse un bonhomme, mais on peut en vivre.

Guillon a ramené trois pages de sa tanière. Est-ce de l'art ?

Jeff Hawke. C'est pas de l'art. C'est de la bande dessinée comme on n'en fait plus, avec une vraie histoire, comme dans les films qu'on faisait avant. Je ne me lasse pas de contempler les boudins intergalactiques qui font bander Jeff Hawke. Ça, c'est de l'érotisme, coco ! C'est autre chose que le pouf de Calvi. Question science-fiction, c'est la seule que je supporte par les temps qui courent. Je suis un peu primaire.

Richard. Toujours handicapé, n'a fait que trois pages. Mais quelles pages !

Andrevon aime les livres pour enfants, mais je ne sais pas s'il aime les enfants.

De Busscher parle de tout et de rien. Mais quel charme dans son regard un peu fixe derrière le monocle, et quelle classe lorsqu'il claque les talons !

Enfin l'exquise Maryse apporte à ce journal un peu viril la touche délicatement féministe qui lui manquait.

Je n'ai pas parlé de tout le monde parce que ça suffit comme ça. Vous n'achetez pas « Charlie » pour l'éditorial. Et puis que voulez-vous que je dise sur quelqu'un, par exemple, comme Hugot ? Il n'y a rien à dire sur Hugot. Et Epistolier ? Rien. Le silence, comme devant les catastrophes.

A bientôt, malgré la concurrence. Le chiffre des ventes me dit que vous ne ne nous laissez pas tomber. Merci.

W.

Les anciens numéros de CHARLIE MENSUEL dont nous disposons sont les suivants :
17.16.20.21.22.23.24.25.27.28.29.30.32.37.
38.39.40.41.42.50.51.52.53.54.55.56.57.58.
59.61.62.63.64.65.66.67.68.69.70.

ainsi que tous les numéros du 71 à maintenant. On peut passer commande aux tarifs suivants :

N° 17 à 42 : 3,50 F
N° 50 à 54 : 3,50 F
N° 55 à 64 : 5 F
N° 65 à 74 : 6 F
N° 75 à 89 : 7 F
N° 90 à 111 : 8 F
à partir du n° 112 : 9 F.

Règlement à l'ordre des Éditions du Square, S.V.P.

Directeur de la publication : Georges Bernier.

Angé tuteur : Cavanna.

Rédacteur en chef : Wolinski.

Bras droit : Blandine.

Épion : Willem.

Éditions du square, s.a.r.l. au capital de 250 000 F.

Siège social : 10, rue des Trois-Portes,

75005 Paris - Téléphone : 329.74.50.

Abonnement 12 numéros : 85 F.

Étranger : 95 F.

Dépôt légal : quatrième trimestre 1977.

Imprimerie : Presses de la Bûcherie.

Distribution : N.M.P.P.

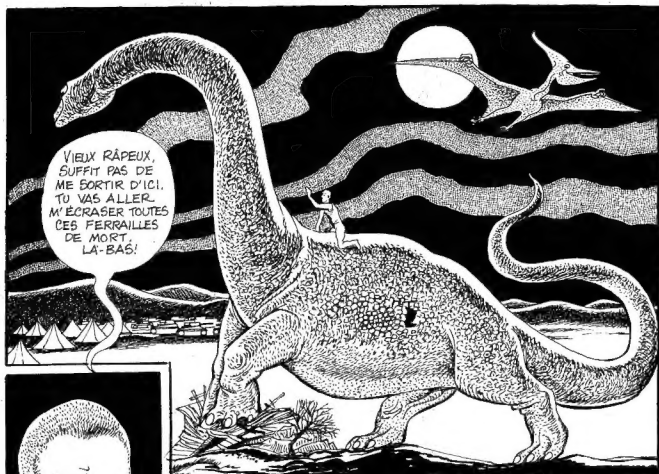
Printed in Italy.

Commission paritaire n° 47209.

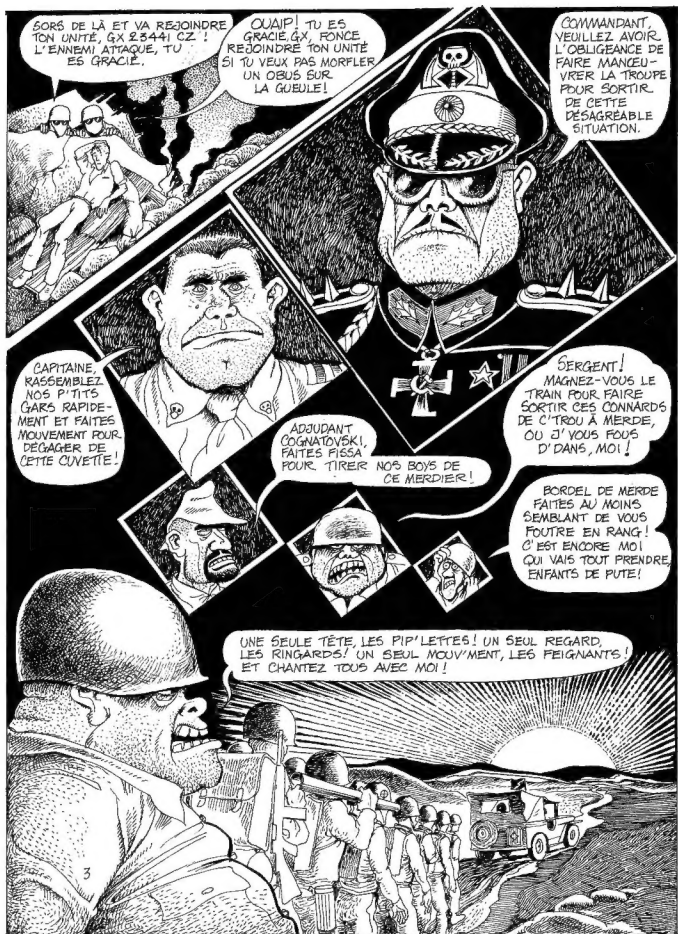
ANDREVON.

CEUX-LÀ

de PICHARD.







LA GRANDE LOTERIE DE
POUR LES

PRINTEMPS N'EST PAS TENDRE
MALADROITS...



L'affiche : de la pègre aux aristos

Il n'est finalement pas très difficile de répondre aux questions déabusées des postagiques à coloration pessimiste qui se demandent ce qu'il reste aujourd'hui du fabuleux mois de mai 68. Ce qu'il en reste ? C'est très simple. Un peu plus de 500 affiches dûment répertoriées et qui ont depuis longtemps trouvé leurs collectionneurs susceptibles de les acquérir à prix d'or. Certaines d'entre elles sont signées de noms d'artistes connus (Alechinsky, Carelman, Ipousteguy, Sempé, etc.). La plupart, cependant, sont anonymes, portant le seul tampon de leur lieu d'origine (Atelier populaire des Beaux-Arts, des Arts Déco, des facultés de Paris et de province). Si elles sont parfois le fruit d'un travail individuel, elles sont généralement le résultat d'une élaboration collective.

D'une facture immédiatement efficace, elles s'inspirent évidemment des affiches réalisées

par les artistes russes de la révolution soviétique (Malevitch, Tatlin, Lebediev,...), qui venaient alors de faire l'objet d'expositions parisiennes. Mais elles font aussi descendre dans la rue toutes les recherches artistiques qui n'ont pas coutume de s'y montrer. Réalisées selon le procédé de la sérigraphie (vulgarisé par un tract distribué aux Beaux-Arts dans le but d'inciter le profane à produire ses propres affiches), elles ont un caractère brut qui accuse leur rôle d'armes de combat. Formes d'une absolue simplicité, économie draconienne des couleurs, dépouillement du texte et lisibilité immédiate de la typographie. Vers le 15 mai, l'atelier des Beaux-Arts en produisait environ 250 à l'heure, le travail s'organisait tout en conservant sa spontanéité, mais la marée montante des assemblées générales et l'inflation de la réflexion politique n'allaient pas sans mettre en péril la fièvre créatrice des artistes révolutionnaires et leur désir d'informer au plus vite.

Aujourd'hui, les affiches de mai 68 sont à la Bibliothèque nationale et dans les musées. Celles qu'on trouve chez les brocan-

teurs et qu'on peut acheter pour une centaine de francs ne sont généralement pas des originaux, ce sont de nouveaux tirages qui peuvent fort bien, après tout, être réalisés par les enrégés d'il y a dix ans. L'important, c'est que ces affiches puissent encore être vues ailleurs qu'au musée. Tant pis si c'est au marché aux Puces, on s'y promène plus facilement qu'à la Bibliothèque nationale.

Evidemment, la plupart d'entre elles ont un caractère historique affirmé, elles ne se comprennent qu'à la lueur des événements survenus et à celle des déclarations faites par les personnalités politiques à l'époque (« La pègre au pouvoir », « Nous sommes tous des Juifs et des Allemands », « Flins pas Flies »). Mais dans l'ensemble, elles constituent une prodigieuse leçon dont l'actualité ne cesse d'être virulente (récupérées, objets de collection, on ne les imagine pourtant pas réunies au musée des Arts décoratifs ou au Grand Palais pour quelque exposition officielle). Et c'est pour cela que, finalement, le bouquin que viennent de publier les Editions Balland (*Les 500 affiches de mai 68*, préface de Vasco



Gasquet ; 220 pages) suscite aussi bien la mélancolie qu'il se montre capable de ranimer de vieilles flammes. Les revendications, les mouvements de grève, les mises en garde contre l'appareil répressif, les élans généreux, les cris de haine, les propositions raisonnables et les folies idéalistes dont il se fait l'écho n'appartiennent pas à un passé révolu. Faut-il le dire ? Les affiches de mai 68 ont encore besoin d'être diffusées, et pas seulement à l'usage des amateurs de vieilles choses.

Publicité et culture

Pour les fanatiques d'affiches, qui sont de plus en plus nombreux comme chacun sait, les Editions du Chêne viennent de rééditer la collection des « Maîtres de l'affiche », cinq livraisons faites par l'éditeur Chaix entre 1895 et 1900. Il s'agissait, dans ces volumes, de réunir des planches offrant une sélection d'affiches destinée à servir de catalogue et de point de repère aux collectionneurs. On y trouve évidemment les chefs-d'œuvre consacrés (Toulouse-Lautrec, Steinlein) et un nombre particu-

France était de loin la première en ce domaine à cette époque-là. Cette réédition, notons-le pour finir, ne s'adresse pas exclusivement aux amateurs nantis pouvant s'offrir de très coûteux originaux, une grande partie des affiches qui y sont reproduites ayant été éditées en « posters » vendus à des prix à la portée de toutes les bourses. *Les maîtres de l'affiche : 1896-1900*. Préface de Roger Marx, introduction de Alain Weill, notes de Jack Rennert ; 1 volume 21 x 28, 96 pages, 239 reproductions en couleurs. Editions du Chêne, 58 francs).

A ne pas manquer non plus, le premier ouvrage consacré à Paul Colin avec 100 reproductions dont 64 en couleurs de ses affiches les plus percutantes. En particulier l'affiche de la Revue Nègre du théâtre des Champs-Élysées qui décida de la carrière de Joséphine Baker, celles des célébrités des années vingt (« l'étrange », Cora Madou, Carlos Gardel), celles qui rappellent les grands événements de l'avant-guerre (surtout des galas de bienfaisance et des bals de charité) et ceux de la drôle de guerre et de la Libération (« Silence, l'ennemi guette vos confi-

Cependant, si l'on en juge par les affiches reproduites ici, Paul Colin n'a pas souvent consenti à mettre son art au service de produits de consommation prosaïques. Ses affiches sont la plupart du temps fort culturelles, annonçant des manifestations officielles non dépourvues de solennité, faisant connaître au peuple l'existence de pièces de théâtre du meilleur goût, de films prestigieux (« A nous la liberté ») et d'artistes qui n'étaient pas simplement des petits sauteurs (Serge Lifar). Bref, c'est tout un condensé de la vie culturelle de l'hexagone entre l'apparition de Joséphine et la fin des années soixante. (100 affiches de Paul Colin, introduction de Jack Rennert, traduit de l'anglais par Bernard Jacobson. 1 volume 28 x 40,5, 112 pages, Editions du Chêne, 68 francs).

On vient d'inaugurer le nouveau musée Jules Verne à Nantes. Il y a là toute une documentation iconographique et toutes sortes d'objets ayant appartenu au grand homme. Manuscrits, éditions originales, images qui ont alimenté ses rêves, exemplaires d'œuvres de jeunesse totalement inconnues, photos de famille, programmes de théâtre, bandes



lièrement important de productions signées Jules Chéret, ce qui est bien normal puisqu'il était le créateur de l'art de l'affiche et le directeur artistique des éditions Chaix. On regrette, en revanche, de n'y voir figurer que très peu d'affiches étrangères, ce qui est également normal puisque le préfacer nous rappelle que la

dences ». En plus, c'est l'occasion de voir ressurgir toute une théorie de figures autrefois brillantes et désormais perdues, comme disent les poètes, dans l'ombre du passé (qui diable se souvient d'Anita Lueza et de Madame Devilder ?), et de se rappeler que la constipation « ne résiste pas aux pilules Dupuis ».

dessinées, objets publicitaires inspirés par ses grands romans, tout cela se retrouve dans l'album *Jules Verne, images d'un mythe*, réalisé par François Rivière pour les éditions Henri Veyrier (1 volume 21,5 x 28, 96 pages noir et blanc, 58 francs).

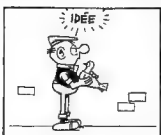
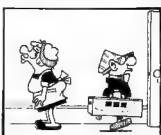
Pérez

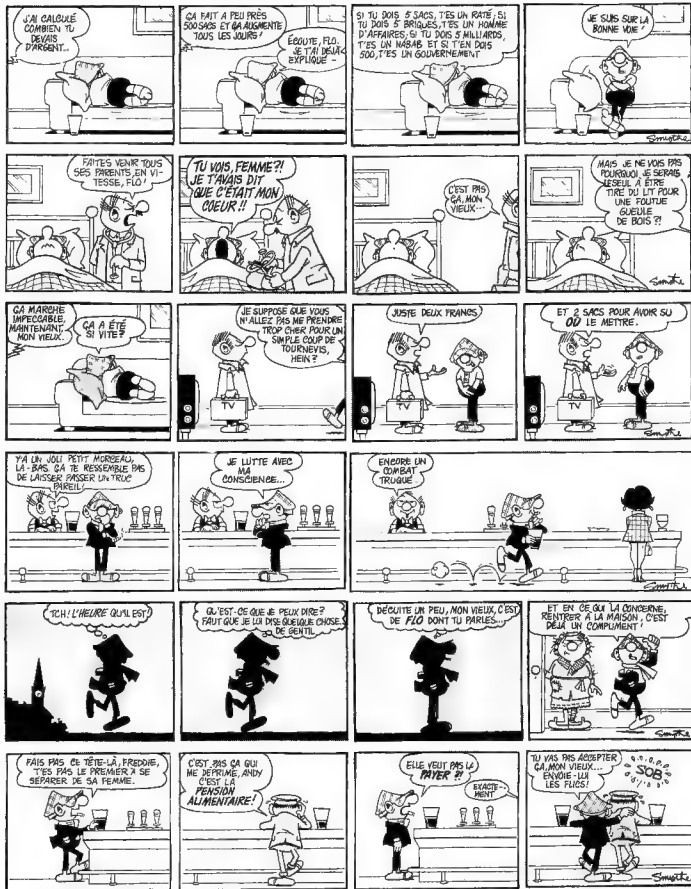


andy capp

Smythe









L'Histoire des Femmes au temps présent

331-81-53 ? Allô, les Répondeuses... Pas un mot dans la presse sur la brutale charge policière au cours de la manifestation d'une détenue allemande. J'avais mon enfant sur les bras, un flic a lancé une bombe lacrymogène qui a roulé tout près de moi. Mon copain a été matraqué. Les flics se sont acharnés sur une fille qui venait de tomber à terre. Mais pas un mot dans la presse. Ce silence ne peut que servir les brutalités policières...

Entre deux airs de chansons de femmes, les informations passent. Isabelle Aubret chante Aragon, « La femme est l'avenir de l'homme »...

L'Association 3 F, association de formation pour les femmes par les femmes, cherche des formatrices de toute urgence en plomberie, électricité, mécanique.

Les responsables des 3 F sont débordées par les demandes de stages. Savoir changer un joint de robinet, faire une soudure, installer un circuit électrique sans l'aide d'un homme, quel bonheur !

Francesca Soleville, de sa belle voix rive gauche, demande à toutes les femmes de se donner la main.

Des femmes occupent toujours l'immeuble du 1, rue Péclet dans le 15^e arrondissement. Elles se réunissent tous les soirs en semaine, à partir de 18 heures... Maintenant, à vous de parler...

C'est tout pour aujourd'hui. La bande est courte, mais nous sommes dimanche. Je raccroche. Demain, en composant 331-81-53 sur le cadran téléphonique, j'obtiendrai de nouvelles informations sur les femmes. Et, en prime, quelques airs de Catherine Ribeiro, Diane Dufresne ou Juliette Gréco.

Les Répondeuses sont depuis un an - exactement depuis le 1^{er} mai 77 - au bout du fil. Plus de trois cents femmes les appellent

chaque jour pour connaître les lieux et horaires de réunions, manifestations, procès, ou simplement pour entendre une voix de femme parler de la vie des femmes.

Allô ! Allô, les Répondeuses ?

Carole, une grande blonde aux yeux verts et charbonneux, passionnée par le mouvement des femmes et par la vidéo ; Christine, une petite brune, le sigle des femmes suspendu à une chaîne en or passée autour du cou, documentaliste de formation, Anne-Sylvie, qui refuse de dire qui elle est et ce qu'elle fait, « avant tout, je suis féministe », écoutent les informations qui leur ont été communiquées. Elles les transcrivent sur des fiches, les classent et sélectionnent, selon leur urgence, celles qui devront être enregistrées pour le lendemain. Carole, Christine et Anne-Sylvie ne sont pas les seules Répondeuses. Elles sont dix, dix féministes qui ont tenté l'an dernier de donner au mouvement des femmes les moyens de sa propre information. Les journaux diffusaient tous nos communiqués tronqués, et encore, quand ils acceptaient de les diffuser, raconte Carole. Nous cherchions à communiquer entre nous facilement et à moindre frais. L'une d'entre nous disposait d'un répondeur téléphonique ; nous avons eu l'idée d'enregistrer une bande et de la diffuser au moyen du téléphone.

Proposée dans une assemblée générale du mouvement, un soir, aux Beaux-Arts, l'idée est acceptée à l'unanimité. Dix mille francs sont recueillis pour l'installation de la ligne. Le 1^{er} mai, au cours de la manifestation des travailleurs où les femmes ont été pour la première fois si nombreuses, les Répondeuses distribuent des tracts, collent des affiches : Appelez-nous au 331-81-53, donnez-nous vos informations, parlez-nous, écoutez-nous. Nous sommes les Répondeuses. Le 2 mai, les dix amies sont installées derrière leur mini-standard, un peu inquiètes. Elles se cherchent un nom... Les Concierges ?... Les Répondeuses ?... Va pour les Répondeuses !

Le signal rouge du répondeur s'allume et s'éteint sans cesse. Il



indique que l'appel a été entendu. La ligne est occupée, dès le lendemain, une grande partie de la journée. Les Répondeuses ont gagné. Les femmes écoutent la bande, laissent leur message, rappellent pour vérifier s'il a bien été enregistré. L'information commence à circuler.

Un distributeur de Tampax

Les premières à utiliser les services des Répondeuses sont des ouvrières d'une entreprise de la banlieue parisienne. Elles avaient demandé à leur comité d'entreprise que soit installé dans l'atelier un distributeur de Tampax. Après réflexion, le comité d'entreprise a préféré installer deux distributeurs de Coca-Cola. Les Tampax, ont-ils répondu, coûtent trop cher ! Les petites ouvrières étaient furieuses, elles voulaient savoir, par le canal des Répondeuses, si, dans certaines entreprises qui emploient des femmes, on accepte les distributeurs de Tampax.

En une année, les Répondeuses ont su se faire connaître. A chaque assemblée, à chaque réunion, à chaque manifestation, elles sont présentes, avec leurs tracts et leurs panneaux. Leurs correspondantes et leurs informatrices ne sont pas exclusivement des femmes du mouvement. Ce sont bien souvent des mères de famille, abandonnées toute la journée dans leur HLM de béton, des employées qui téléphonent de leur bureau entre deux lettres à dactylographier ou entre deux engueulades de leur patron, des professeurs qui ont envie de parler de leurs élèves et de leur métier, des mères célibataires qui désirent se regrouper ou qui cherchent des idées originales et pas très coûteuses pour envoyer leurs enfants en vacances, des femmes battues, des femmes violées, et des femmes heureuses, ça existe et elles ont envie de le dire à quelqu'un, à quelqu'une.

Une femme peintre cherche quinze chevalets droits pour exposer. Une musicienne donne des cours de flûte traversière en français et en anglais ! Odile et Inès, les mécaniciennes, aimeraient bien travailler dans leur propre garage. Au métro Bourse, des féministes ont ouvert un salon de coiffure-librairie de femmes. Une jeune fille raconte :

elle vient d'être violée par son kinésithérapeute. Comment prouver ce qui s'est passé ? Y a-t-il des amies dans le même cas ? Une autre a été renvoyée par son patron parce qu'elle bavardait trop avec les filles de son bureau. Quelle belle excuse par les temps de chômage qui courent ! Une petite voix fluette annonce qu'elle se promène dans le métro, depuis quelque temps, un feutre à la main. Son but : couvrir de graffiti les affiches odieuses du film « La trappe à nanas ». Dommage que celles des rues soient collées si haut. Boycottons ce film ! Et encore... Une réunion sur l'histoire des femmes, un nouveau cours de self-défense, un théâtre expérimental pour les femmes...

Le succès de l'horloge parlante

L'activité des femmes est telle aujourd'hui que les Répondeuses ne risquent pas de manquer d'informations pour réaliser leur bande. Désormais, pas un débat, pas une manifestation, pas un procès ou réunion qui ne soit annoncé par elles. 3 F, le Centre de formation pour les femmes par les femmes, a rempli son carnet de rendez-vous en vingt-quatre heures grâce à elles, tandis que Coline Serreau fait le plein dans les cinémas où l'on projette « Mais qu'est-ce qu'elles veulent ? ».

Mais la ligne des Répondeuses est maintenant saturée. Pour les joindre et passer un petit moment avec elles, il faut prendre patience. Aussi Carole, Christine et leurs amies veulent acheter un dispatching qui permettra à plusieurs femmes d'appeler en même temps. C'est le système de l'horloge parlante. Elles envisagent aussi de diffuser, un jour, des listes de gynécologues, femmes s'entend, ou d'avocates où les femmes pourront être sûres d'être bien accueillies. Et comme tout coûte de l'argent, il leur arrive d'enregistrer sur la bande, entre deux informations ou deux airs féministes, leur numéro de compte bancaire (1). Et dans l'avenir, que feront les Répondeuses ? Pourquoi pas une radio de femmes qui raconterait l'histoire des femmes au temps présent ?

Maryse Wolinski

(1) Compte bancaire : BNP, agence Lutèce 4 963 67.

DES GUIDES VIVANTS INÉDITS

et à un prix de poche !



Villes, sites, loisirs, restaurants, hôtels, camping, transports, cuisine, folklore, histoire, géographie, vie pratique, arts...

et encore : Alpes (été-hiver), Corse, Pays de Loire, Châteaux de la Loire, Versailles, Lyon, Rhône, Beaujolais

Le
LIVRE
de
POCHE

fosdyke saga

Bill Tidy











Les petits miquets

L'année Bazooka

Dans le vide et le ronron de la BD française, et d'ailleurs internationale, les Bazooka ont pu creuser leur trou avec une impunité de député RPR. Même s'ils avaient été dix fois plus nuls, ça aurait marché. 1977 les attendait comme le constipé attend la délivrance.

Les Bazooka, c'était d'abord des étudiants qui se faisaient chier aux Beaux-Arts – et on se demande ce qu'ils auraient pu y faire d'autre. Les Beaux-Arts ne banded qu'en période de révolution. Ce qui est nouveau, dans leur cas, c'est qu'ils aient réussi à en sortir et à marquer l'art de leur époque. Les profs des Beaux-Arts n'en sont pas encore revenus.

Leur première publication, c'était *Bazooka*, en 1975, un fanzine rarissime où ils croquaient très sale, pas chiadé du tout, mais plein de santé. Ce fut suivi par le brouillon mais légendaire *Loukoum breton* d'Olivier, du même genre, puis par le fameux *Bien dégagé sur les oreilles* (en un temps où ni eux ni personne n'avait encore coupé ses tifs, monsieur Sid Vicious n'en étant qu'à sa communion solennelle), puis *Activité sexuelle : Normale*, tous deux mieux faits et mieux diffusés. Un peu avant, ils avaient fait leurs premières armes dans le canard des Beaux-Arts et dans *Actuel*, qui a décidément découvert tout le monde vers 1973-1975. Puis l'ami Willem leur a ouvert les pages de *Surprise*, dont on ne dira jamais assez à quel point vous avez été cons à ne pas l'acheter plus nombreux pendant qu'il était temps, et puis *Charlie-Mensuel*, *Hara-Kiri*, *BD* s'y sont mis, de même que nos concurrents mais respectés confrères *Métal Hurlant*, *AR*, *Nana*, *Echo des Savanes* (où ils servent de prétexte à quelques intoxiqués du pouvoir pour éliminer les autres), *Record*, puis

on les vit dans la pube, sur les pochettes de punk-rock, sur des bouquins, etc. Il y eut l'expérience *Liberation*, où pendant quelques mois les illustrateurs se firent aussi commentateurs, critiques, détournements, voire censeurs de l'information qu'ils avaient à « illustrer ». On se souvient, l'été dernier, le lendemain de Malville, du dessin de Chap représentant un non-violent tué par la violence (ce qui aura tous jours un brin de risible, tant pis pour Cabu, je l'aime bien quand même), Vital Michalon si vous avez oublié, sous-titré : « Con mort ». Expliquant par ailleurs que le jour de Malville, il était dans son lit. Chap avait réussi la meilleure de ces petites provocations qu'il affectionne – les soixante-huitards se soulevèrent comme un seul homme au sacrilège, l'injurierent et quelques défilés de la rédaction cassèrent la figure à Chapiron, prouvant par là qu'un con peint en rouge vaut un con peint en blanc. On se retrouvait aux temps de Dada et du surréalisme jeune, quand Michel Leiris criait « Vive l'Allemagne, vive Abd-el-Krim ! » aux clients de la « Closerie des Lilas », où il avait d'ailleurs autant de Jean-Edern Hallier qu'aujourd'hui pour vous empêcher de digérer tranquilles. Ce joyeux sursaut de l'imaginaire, du créatif et de l'intelligence ayant été salué comme il sied – par le hurlement des cons –, Bazooka était lancé dans l'extrême-gauche, c'est-à-dire partout, puisqu'il n'y avait rien d'autre. Rien n'aurait arrêté son ascension.

Leur revue régulière, *Bulletin périodique*, interdite aux moins de 18 ans par un ministre de l'Intérieur nommé Bonnet – dont rien qu'à voir la tête on sent qu'il est cultivé – a agrandi son format, et le n° 7 est splendide, ça se relit vingt fois. Elle s'est doublée d'un canard plus épais, édité par *Liberation* (d'érlo : Alain Bizos, que je salue) dont le numéro 0 s'appelait *Un regard sur le monde*, et dont le numéro 1 s'appelle finalement *Un regard moderne*, et qui publie tous les mois trente dessins, un par jour, correspondant à une nouvelle de l'actualité. Pour le prix, ne vous en privez pas. Disons tout de suite que c'est ce qui s'est fait de mieux en matière de dessin politique depuis un siècle environ (Choron, arrête de cogner, j'avais pas fait ça, j'ai corrigé tout de suite : à part « Charlie-Hédo » bien sûr, voilà, c'est réparé), et

que c'est aussi ce qu'ils ont fait de plus maîtrisé. En plus, ça peut toucher tout le monde, c'est complètement « populaire », dans tous les sens que vous voudrez.

Avant d'entrer dans le détail, rappelons l'album 30 x 40 de Futuropolis, intitulé *Gloria Spontex*, par Olivia, Chapiron et Loulou, et qu'il en reste encore, ce qui prouve que nombre d'entre vous ne sont pas dans le coup du tout. Que *Fluide Glacial* a fait d'eux une parodie pas triste, encore que massacrée par l'imprimeur (sale con). Et enfin que leurs interventions radio son vaché bien, notamment l'été dernier le feuilleté de Chap, « Mort aux pingouins du Tourist-Club américain », ou le duo Chap-Rouzaud dans « La Radio de la Méduse » (l'espère que vous écoutez ça sur France-Inter le dimanche à 14 h 45, y a des fois où c'est vraiment bien). Sortons-les des Beaux-Arts, mais parlons-en académiquement :

– Christian Chapiron : 25 berges, signe aussi Kim Bravo, Kiki Picasso, Chap, Kriss Plack de Crasse, et quelques autres encore, demandez-lui. Quand il débute, c'était la panique, il vivait à côté de chez Simone de Beauvoir, dormant dans des fauteuils de dentiste et recopiant inlassablement des croquis médicaux de blessures et de maladies dégénéralisées. C'était chifé. Depuis, il recopie des photos d'actualité ou des pubes de journaux, et c'est encore plus immonde comme modèle. C'est pour ça qu'il dessine dessus, pour cacher un peu la misère du monde. Chapiron est le plus remuant, parce qu'il aime bien provoquer, ça le shoote, qu'il aime fuir la merde parce qu'il sait pager dedans sans se salir et que les vrais artistes sont mēdiocres. Il est un peu le théoricien du groupe, il a lancé l'idée de la « dictature graphique », du réemploi du réalisme socialiste, en à peine plus pervers, de Picasso et d'autres trucs commerciaux qui ont fait sauter les médias au plafond comme il avait prévu. J'espère qu'on lui élèvera une statue.

– Jean Rouzaud : presque la trentaine, il est le seul à avoir fait quelque chose avant d'entrer dans le groupe, dont il n'est pas fondateur (ce qui donne cette éternelle nostalgie dans son regard). On a pu lire ses œuvres dans *Record*, *Devenir*,

Nyarlathotep, Géant, Hitchcock-Mag, Galaxie, Fiction, Emma-nuelle, L'Imprévu, Sexpol, H.D.F., Le Sauvage, P.K. Magazine, Macroscopies, P.K. 238, le Mag-Littéraire, le PMQ-NAPPDG, l'Echo des Savanes, et surtout dans Actuel (les fameuses parodies, rééditées dans les deux tomes de Rire). Il signe, à diverses époques de ses carrières, Lim Novak, Wao le Laid, Jean Dali, José Perfection, Zo, Luis Affection, Camaro, et autres. Son dessin n'est pas facile à aimer, mais en faisant un effort on remarquera qu'il cherche à chaque fois à changer de style, d'idée, de conception, qu'il y arrive de temps en temps, essayez d'en faire autant. Défauts : Bavarde, confus, pas clair, un peu tricheur, teneur de coude, difficile à haïr, aime le pouvoir plus qu'il ne croit.

- Olivia Clavel : 24 ans, déteste tout le monde, sauf les gens qu'elle aime bien, parano au-delà de la cote d'alerte, et pour une fois ça sert son dessin, qui est ce que je trouve de plus fort dans le groupe. D'abord obsédée par des personnages dont les yeux sortaient des orbites, elle s'est mise aux personnages à tête de poste de télé. Dessine

toujours les éclats de lumière sur les objets. Signe parfois Electric Clito, ce qu'est pas sympa pour les gens caressants dont elle n'a rien à foutre. Ecrit comme un cochon des textes superbes, à la main (alors que les autres utilisent beaucoup la machine à écrire). Ecorchée vive, Olivia joue de son personnage comme d'autres friment, avec les tripes en plus, et du talent. On est plus sûrement sincère en jouant son numéro, se méfier des gens naturels : c'est dessous qu'ils sont faux. On n'oublie pas le regard d'Olivia quand on l'a croisé une fois. On peut prendre aussi un coup de pied.

- Loulou : toujours muet, il continue à clamer au fond de lui que « dans la BD, tout est mauvais », ce qui est con puisqu'il y est depuis cinq ans. Le plus souvent, il peint. Personne ne pourrait, même avec des goûts orthodoxes, contester son talent. Le travail de Bazooka en couleur, c'est surtout lui, ce sont ses grands portraits qu'on remarque. Ses adolescents troubles et ses petites filles plaisent aux amateurs d'art. Loulou vaudra cher plus tard, vous êtes prévenus, petits capitalistes en herbe.

- Lulu, ou Lou Larsen : depuis qu'il est passé sous un bus, on voit moins Lulu, bien qu'il soit guéri de tout sauf des psychiâtres. Avant, c'était le plus classique du lot, mais ses derniers produits indiquent une évolution. A suivre, il a le temps.

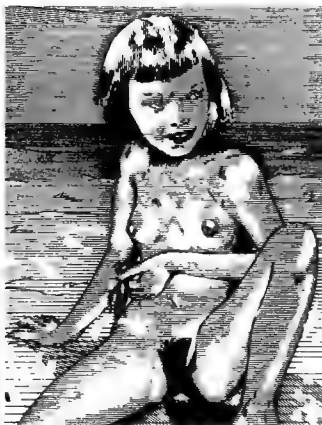
Bernard Vidal, dit Bananar ou Bernard Picasso, très discret dans la bande, on oublie toujours de le citer, pourtant sur le plan dessin c'est un des meilleurs, pas si éloigné que ça d'un Swarte ou d'un Smeets (dont je causerai bientôt).

Et puis il y a le cuisinier, Spot, qui promène son crâne rasé dans les romans-photo (excellents d'ailleurs), et puis ceux qui les ont cotoyés un temps (Dom Willoughby par exemple), quelques recrues récentes, des supporters, des suiveurs, des muses et des groupies. A part, notons Philippe Bailly, dit Ti 5 Dur, très beau.

Dans mon article sur les Paschiadins, j'avais assimilé certains Bazooka. Ce papier faux XIX^e, ricanant et piteux, m'a valu quelques lettres ou articles indignés de trois-quatre fanzineux, pas contents que je plaisante avec leurs Vitalmichalons à eux. Je les emmerde et



Chapiron



Loulou

proclame que mec sans humour point ne mérite les journaux qu'on fait pour lui.

Les Bazooka ont, dans leurs dessins d'actualité, une façon remarquable de toucher au politique, au social, au quotidien. Ils ne cherchent pas à faire de l'image comme les autres dessinateurs depuis Lascaux, ils utilisent les images toutes faites, les images diffusées, infusées dans toutes les têtes, connues de tous. Ils les trafiquent. Peu importe qu'ils les décalquent, recopient, photocopient, détournent : le résultat est qu'ils leur font rendre gorge, qu'ils en extirpent le réel comme personne n'a su le faire avant eux, et c'est là sans doute la grande novation de ce travail. C'est aussi ce qui fait que leurs images sont si fascinantes, plus fascinantes que les modèles qu'ils utilisent, même aux yeux de leurs détracteurs. Fascinantes parce qu'elles renvoient au fond des tripes le souvenir d'un regard critique qu'on a perdu en route. Quand on est abruti par des images d'actualité à la télé, il faut une sérieuse dose d'acuité pour aller sortir celle qui va parler pour les autres. Les Bazooka

prennent cette image, la désignent comme suspecte, la ligotent sur une chaise, braquent leur projos dessus et, la torturant un peu, lui crient : « Nous avons les moyens de te faire parler ! » Et l'image se met à table, elle crache le morceau et avoue la réalité qui se cachait sous un mielleux sourire.

D'une certaine façon, des écrivains avaient déjà travaillé dans ce sens, notamment Burroughs ou Gysin. Le parallèle saute aux yeux. Patrice Bollon (de l'Echo) expliquait dans une interview qu'il n'avait jamais rien pigé à Burroughs jusqu'au jour où, frappé par une affiche de film policier, il avait vu presque la même chose se passer dans la rue, le titre du film étant celui de l'image que lui renvoyait le réel. Plongé dans un état réceptif aigu (grande excitation ou grande dépression), il avait saisi tout d'un seul coup, parce que le réel était une page de Burroughs, que ce qu'il voyait était un cut-up. Longtemps encore, il y aura des gens - pas assez déprimés ou pas assez excités peut-être - qui ne comprendront rien à Bazooka. C'est la preuve que ceux de

Bazooka ont mis le doigt sur le cancer.

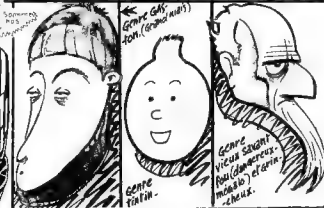
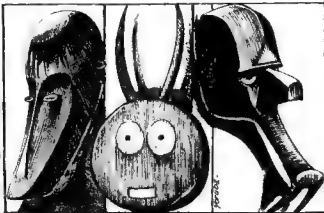
Plus on agrandit Bazooka, plus c'est beau. Commandez-leur des affiches au lieu de demander, comme le Front autogestionnaire aux dernières élections, à un vieux ringard de *Pilote* et du *Point* une affiche-BD comme au possible : si l'autogestion a cette gueule-là désormais, je me fais stalinien à toute vitesse, comme tout le monde. « Si votre enfant est gai, c'est qu'il est communiste », proclame un des derniers dessins de Bazooka. Prenez-le dans le sens que vous voulez.

On a écrit beaucoup de conneries sur Bazooka (ceci en est peut-être une autre, l'histoire jugera si elle n'a rien d'autre à foutre), mais je voudrais quand même signaler le très bon papier de Serge July dans un *Libé* de septembre environ, intelligent et comme les journalistes n'en font pas souvent. Quant aux universitaires, je me demande vraiment ce qu'ils vont pouvoir dire... dans vingt ans, quand ils se rendront compte que ça a existé.

Théophraste Epistolier



Olivia Clavel

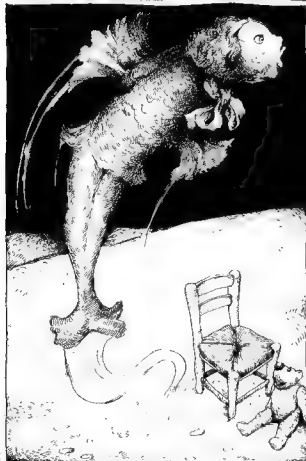


Rouzaud

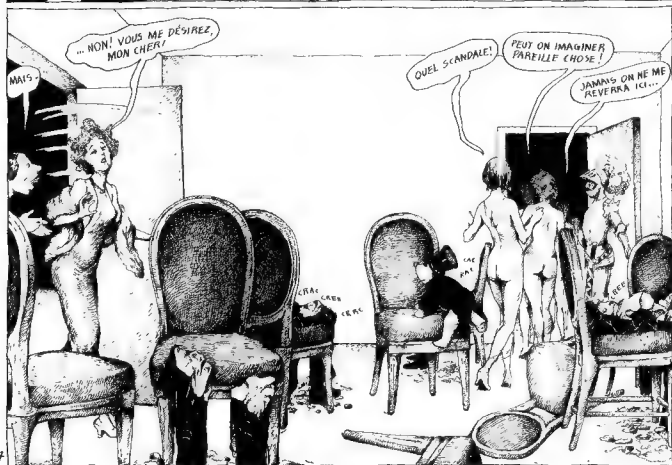
MÉTAMORPHOSES











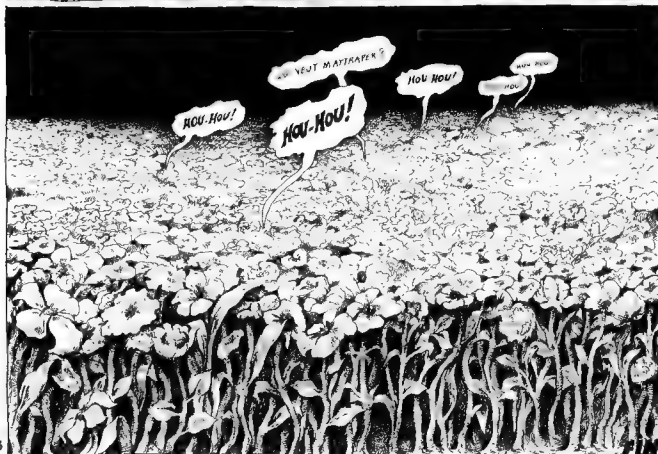












Fermez vos gueules et lisez pendant que j'regarde la télé

Dans un récent « Fermez vos gueules et lisez » (novembre 77), j'appelai de mes vœux des livres pour enfants qui parleraient réellement « du métier que fait son père ou sa mère... de son utilité dans la collectivité... de la manière dont cette collectivité fonctionne... de la ville, de la campagne, de leurs luttes, de leur complémentarité... »

« Ane bâte que tu fais ! », m'écrivit peu après (en plus poli) un lecteur... « Ces bouquins existent déjà, ce sont les B.T. » Ane bâte que j'étais, effectivement : je connaissais les B.T. depuis longtemps, mais je n'y avais point pensé à l'intérieur de ma pauvre tête. Maintenant qu'on l'a fait pour moi, on va pouvoir en causer.

« Mais qu'est-ce qu'une B.T. ? », se demande depuis cinq lignes le lecteur aussi bâte que moi... Une B.T., ou Bibliothèque de Travail, est un petit livre pédagogique édité par l'I.C.E.M. Quoi ? C'est, l'I.C.E.M. ? C'est l'Institut Coopératif de l'Ecole Moderne, qui regroupe départementalement les instituteurs et professeurs appliquant dans leur enseignement la méthode Freinet. Qui était Freinet, Freinet Célestin ? On fait un dernier saut en arrière dans le temps pour écrire que : « Il y a un demi-siècle, Freinet dressait un constat sévère des graves insuffisances de l'Ecole et jetait les bases d'une nouvelle pédagogie populaire

fondée sur l'expression libre des enfants et des adolescents et sa communication, le respect des processus naturels d'apprentissage, l'analyse critique du milieu, la prise en charge coopérative de l'organisation de la classe par les élèves, l'individualisme de l'enseignement. »

Un beau programme qui, comme on dit, fait lentement, trop lentement, tache d'huile chez les enseignants. L'I.C.E.M. produit donc les B.T., qui ne sont pas des ouvrages faits par des professionnels mais le fruit du travail collectif effectué en classe par le prof et ses élèves. Les B.T. abordent n'importe quel sujet, du moment qu'il a été suscité par une réflexion commune enseignant-enseignés. Ça va de la sexualité à la protection de la nature en passant par l'économie, l'art, la politique, le folklore, absolument tout ce que vous pouvez imaginer. Un trésor pour les élèves où les profs ignorent qui ne connaissent pas, surtout que depuis le début des parutions, à la fin des années 40, les B.T. sont maintenant plus d'un millier : B.T. J. (pour les 6 à 10 ans), B.T. proprement dites (10 à 14 ans) et B.T. 2 (au-dessus de 14 ans).

Chaque B.T. (20 à 30 pages) comprend des textes des professeurs et des élèves qui l'ont composée, des dessins et des photos. En piochant dans les B.T. J., on trouve, par exemple, *Maman est téléphoniste*, *Maman est vendeuse dans un grand magasin*, ou encore *Nous sommes des immigrés*, qui répondent clairement aux lacunes de l'édition pour enfants traditionnelle. Quant aux B.T.2, leur lecture peut convenir à n'importe qui, c'est-à-dire à vous et à moi. Pour vous en convaincre, lisez *Les centrales nucléaires* (n°55), *La publicité* (9), *Les poètes et la guerre civile espagnole* (78), *Regards sur les prisons* (71), *Bertholt Brecht contre l'Hitlérisme* (32). Tous les titres seraient en fait à citer.

Bien sûr, les B.T. sont de petites brochures qui ne payent pas de mine, et les B.T. J., notamment, auraient intérêt à se rapprocher un peu plus d'une esthétique plus colorée, plus accrocheuse (l'œil a besoin de couleurs et de

mouvement pour être accroché), pour entrer dans le cadre d'un véritable « livre pour enfants » qu'on feuilleterait pas seulement pour apprendre. Mais l'I.C.E.M. est une coopérative qui fonctionne avec peu de moyens, il ne faudrait pas l'oublier.

Deux revues, *l'Éducation* (40 ans d'âge, qui fait fonction de bulletin de liaison entre les enseignants Freinet), et *La Brèche*, axée particulièrement sur le secondaire, complètent les B.T., avec aussi *l'Art enfantin*, plaquettes de dessins d'enfants, des documents sonores, des diapos, des coffrets... De quoi combler tout le monde, quoi ! Alors avis aux intéressés. Pour les renseignements supplémentaires et les commandes (pas cher : par exemple l'abonnement à B.T. 2, 12 numéros par an, est de 60 F), écrivez à l'I.C.E.M., place Bergia, B.P. 282, 06403 Cannes cedex.

Un peu en marge de ses activités habituelles, l'I.C.E.M. a commencé à produire commercialement, avec les Éditions La Noria, des albums d'une collection dite de *L'art enfantin*, qui sont consacrés à des travaux collectifs d'élèves du primaire. *Le Bonhomme-Soleil* a été réalisé par une école maternelle du Jura, *Liberté* par un cours moyen d'Argenteuil (ce sont des collages) et *Soleil* (sur l'histoire de l'univers) par un C.E.S. de la région parisienne ayant travaillé avec un physicien, Hubert Reeves. Ce dernier album est particulièrement beau, mais les albums de dessins d'enfants, il faut bien le dire, ont tous ten-



dance à se ressembler, parce que les gosses (disons, de 5 à 10 ans) ont une expression créative assez limitée et très codifiée, surtout, paradoxalement, quand on leur dit « faites ce que vous voulez mais remplissez bien la feuille », et qu'on leur donne de la peinture et des pinceaux...

L'avouerais-je ? Les dessins d'enfants me font particulièrement chier, ce qui est un sentiment totalement blâmable lorsqu'on se mêle de faire des articles sur la littérature pour la jeunesse. Et puis, à cette subjectivité vicieuse s'ajoute un autre fait : les dessins d'enfants, je l'ai constaté, n'intéressent pas du tout les enfants ! En ce sens, ils préfèrent être producteurs que consommateurs, et comme ils ont un esprit critique très aigu, les gosses trouvent inmanquablement « moches » les peintures de leurs frères d'âge et apprécient beaucoup plus les dessins des adultes.

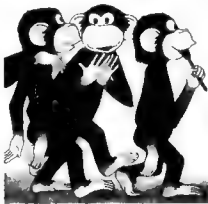
Je ne tirerai aucune conclusion psycho-sociologique de cette importante observation, mais je signalerai que l'antidote vient d'être trouvé par La Noria, qui publie aussi une autre collection, *Gamineries*, où cette fois ce sont des pros qui illustrent des histoires inventées en classe par les horribles loutipots. *Histoire de la Terre* a ainsi été confié à Coleman Cohen, ce qui nous vaut des planches magnifiques accompagnant un texte où les trouvailles surréalistes des élèves d'un cours préparatoire de la région parisienne feraient pâlir d'envie bien des écrivains. Ce qui nous fera en conclusion aborder une autre problématique : saviez-vous que les textes des gosses sont en général bien plus intéressants que leurs dessins ? Ah, mais !...

J'aime lire est une publication mensuelle qui s'adresse en gros aux 6-10 ans. C'est un petit album tout en couleurs, de 70 pages, qui contient un grand récit de 45 pages, texte et dessins, une dizaine de pages de jeux genre *Pif* mais mieux faits, et une courte bande dessinée. C'est une initiative sympathique, à l'esthétique tout à fait honorable : on y retrouve Claude Lapointe (n° 3, pour *Les fils du roi viking*), Philippe Fix (n° 1, *Le secret de la chambre au coucou*) ou Éléonore Schmid (n° 6, *La baguette à rapetigrandir*), et pour les jeux (du genre « labyrinthe », 7 erreurs, etc.), chaque fois illus-



trés par un artiste différent, des gens comme Puig-Rosado. La grosse critique, toujours la même (et là on revient au début de cet article), c'est qu'on ne peut pas dire que *J'aime lire* soit bien branché sur le réel... On y nage toujours dans une aimable fantaisie rose bonbon, dans cette « tradition » du récit pour enfants qui ne peut faire de mal à personne. C'est bien dommage. Mais ce livre-revue peut encore évoluer, pourquoi pas ? On peut s'abonner à Bayard Presse, 3, rue Bayard, 75008 Paris.

Des qui essayent de se brancher sur le réel tout en navigant quand même dans la fantaisie poétique, et qui y parviennent



Les mignons Bonobos de Nella Bosnia

avec bonheur, ce sont les éditions « Des femmes » pour leur collection *Du côté des petites filles*. Quatre magnifiques albums, racontés et dessinés par Adela Turin et Nella Bosnia ou Margherita Saccaro (hé oui, ça vient d'Italie... Pourquoi ? Il n'y a pas encore d'auteurs françaises qui peuvent s'accrocher ?), sont parus récemment, qui sont tous des variations en douceur et profondeur sur l'émancipation et la libération de la femme sous la forme de fables animalières.

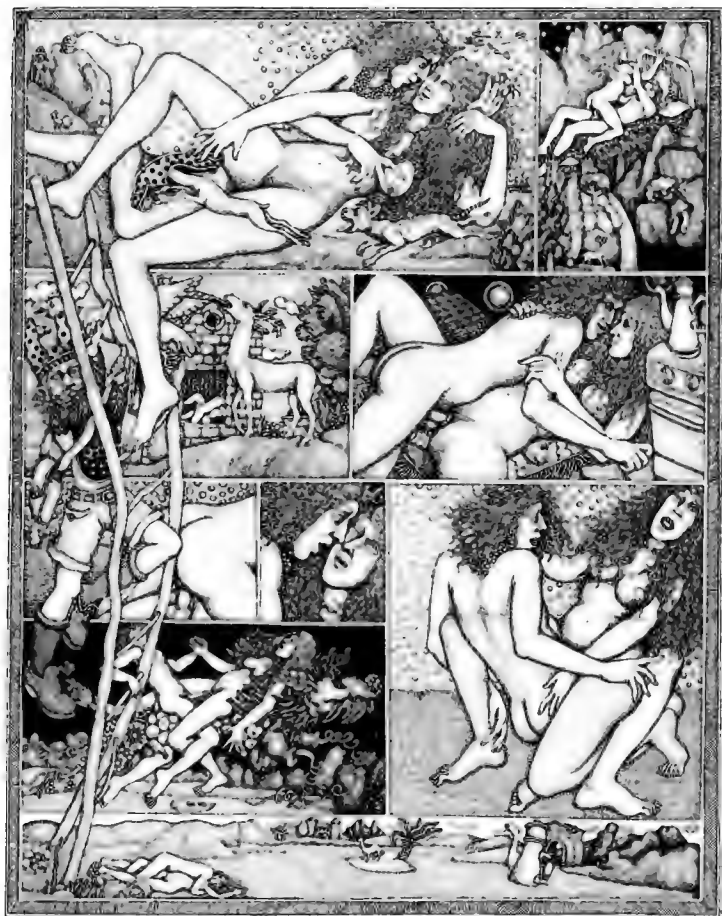
Clémentine s'en va, c'est une tortue qui finit par quitter son mari-tortue quand bien même celui-ci l'abreuve de cadeaux-alienations ; *L'histoire vraie des Bonobos à lunettes* parle du colonialisme et de la spécificité du travail masculin et féminin à travers l'aventure d'une tribu de singes ; *Rose bombonne*, c'est une éléphant qui quitte son enclos pour aller jouer dans la boue avec les éléphants : elle devient grise comme les mâles, mais au moins elle s'amuse ! *Histoire de sandwiches*, la seule histoire illustrée par M. Saccaro, ne met pas en scène des animaux, mais des naines qui doivent faire à manger pour des géants : les hommes. Et, bien sûr, elles finissent par acquiescer conscience et indépendance.

On va terminer ce tour consacré principalement aux ouvrages un brin didactiques en prélevant dans l'abondante production Casterman *Le grand almanach des 7/14*, un gros album carré de 200 pages texté et dessiné par Dina-K Tourneur. A travers les activités de trois frères et sœur de 7 à 14 ans, l'auteur nous emmène en promenade de janvier à décembre avec, pour chaque mois, des tas d'activités spécifiques (jeux, bricolage, promenades) expliquées avec un texte précis et des dessins, noir ou couleurs, d'une esthétique très « pube », mais bien faits et bien mis en pages. Sans doute l'accent est-il surtout mis sur la nature (combien de gosses possèdent ils un jardin ou peuvent aller régulièrement à la campagne ?), mais l'auteur a fait malgré tout un travail global impressionnant, et surtout très pratique. Bref, un ouvrage qui permet de dire aux sales mioches : « Fermez vos gueules et jouez pendant que j'regarde la télé ! » Tiens... ça ferait un bon titre, ça, coco.

Andrevon







QUI DEPASSE LA TRENTAÎNE MEURT

A woman with dark, shoulder-length hair is looking out of a window. The window has several panes, some of which are bright yellow, suggesting sunlight. The background is dark and indistinct.

Sur la porte, c'était marqué
- du diable si je me souviens ce
qu'il y avait d'écrit sur cette fichue
porte - mais peu importe, tout le
monde le sait, quand ça com-
mence comme ça, avec une ins-
cription sur une porte VITRÉE,
c'est qu'on est dans le sordi-
de en plein.

The same woman is shown from the chest up, wearing a black and white horizontally striped sweater. She is looking out the same window as in the top panel. The lighting and background are consistent.

O.K... O.K.
ÇA SENT
l'opium à
travers cette
porte... moins
que ça ne sen-
te le thé au
lotus.



Je regarde le type assis en face
de moi en train de, je le connais
bien, c'est PEPITO. Oh m'sieur PE-
PITO, vrai, j'ressens d'la tendresse
pour vous, v's'êtes pas comme les
autres, plus tendre j'sais pas, et
puis surtout VOUS ENFILEZ SI BIEN.



La porte vient de s'ouvrir, et mazinte-
nant, c'est une infâme odeur d'escargots
qui arrive en courant. Je dis : "j'ai horreur
de tes BRUITS DE BOUCHE, mais ça ne fait
rien." Pas de réponse.

Sur la porte, c'est maintenant
marqué "vìz nuova s. rocco a capo-
dimonte 62". Pour montrer, marquer
plutôt, ma perplexité, je me gratte
le nonchalamment mon eczéma.

je dis : "ainsi,
p'tit gars, on
s'est fait piéger,
on est en ser-
vice commandé."



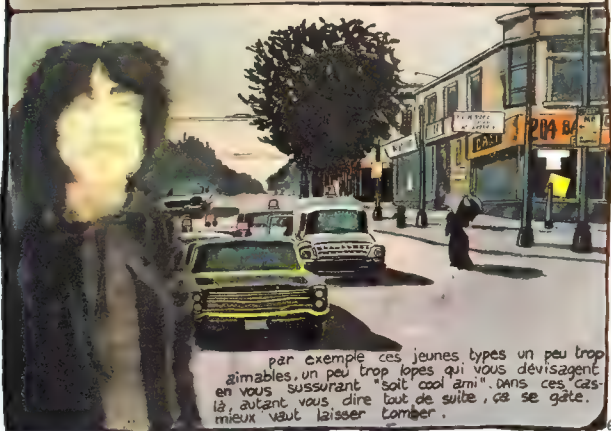
On doit tout faire pour
arrêter ça. Cette fois, c'est
une vraie menace. Tout le
monde peut se transformer
en ces ... lycéens. Même vous.
Il suffit pour ça d'avoir des
rapports sexuels avec
ces ... gens.



Les rouges,
m'sieur ?

Ouais ! On l'a
cru un moment ;
mais il doit
s'agir d'autre
chose. Il doit
s'agir d'une
invasion extra-
terrestre !
Des ques-
tions







Il est impossible de surveiller qui que ce soit.



Le seul lycéen que l'on connaisse avec certitude, c'est un dénommé PEPIRO, accompagné en ce moment d'une espèce d'écrivain, complètement tapette, dégénéré, et le plus fort c'est qu'il n'est même pas certain que toute cette histoire ne soit pas sortie de son cerveau pourri.

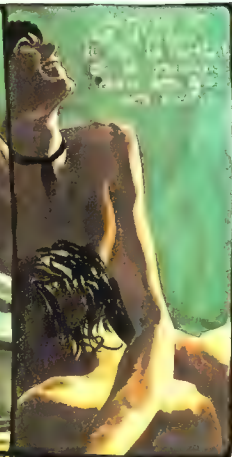
pepiro
↓



IL N'EST MÊME PAS CERTAIN QUE TOUT ÇA ARRIVE VRAIMENT, c'est sa l'arme suprême de ceux qui mijotent de nous envahir, ON EST COMPLÈTEMENT DÉBOUSSOLÉS!



Au fond, tout ça,
c'est une histoire
d'amour, je pen-
sais. Et ma
petite pieu-
le était



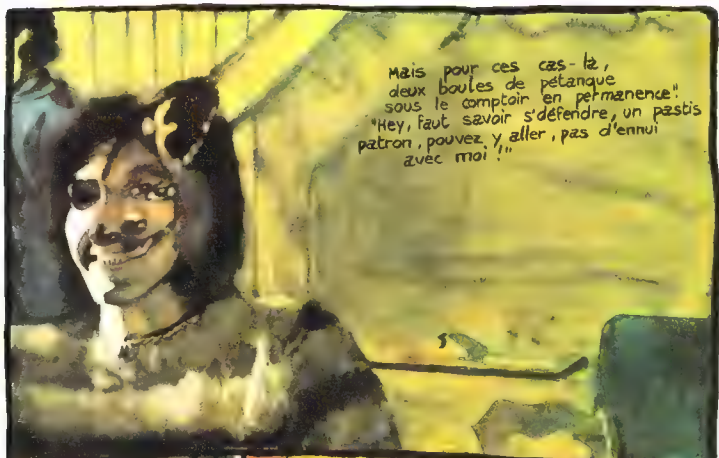




PEPITO et moi, ON a
PRIS l'habitude de
repérer les types
de la police qui collent
à nos talons. Je me
pouffe sous la table
et prends la pose d'un
inoffensif lycéen
domestique.
ce type
pourrait re-
connaître en
moi le flic
défrôqué.



Tous ces bonshommes
sont naturellement de vraies
putes avec les patrons de
bistro. "J'repère les mauvais
payeurs rien qu'à leur bobine





seul les sujets
jeunes les intéressent
pour la reproduction. ce
sont des charognards

attaquent en
bande, arrachent les
entrailles, et tout ce
qui DÉPASSE LA TRENTAINE
MEURT.



Leur dernière astuce, c'est de se faire passer pour des tableaux dans les expos de peinture. Vous croyez que ça existe VRAIMENT, ces... comment vous dites, lycéons ?



"SÛR !" répondent les tzbaleux .



Commencent à s'infiltrer
dans les organes de presse,
"le monde", journal de tous les
pouvoirs, reproduit leurs borborygmes
comme les déclarations du président.
Et alors, comment faut-il vous désigner ?
"leader ?" "chef ?" "Boss", tout simplement.
"LE BOSS À L'EUROPE DES NEUF : ON
VOUS R'CRACH'RA D'NOTRE BOUCHE !"



Il y avait un temps où la
pabilité courrait les
rues. Mais PÉPITO
a tapoté l'épaule :
"Ons allons !"
Enfin n'est qu'un
leil enculé, tout
monde sait ça."



à PÉPITO : AU FOND, nous, on
est des petits pères tranquilles,
mâmands de temps en temps, dans
l'après-midi tu me la, puis je te,
tu me re, j'avale, tu me dis
tourne-toi et tu m', et la plupart
du temps j'enlève même pas ma
culotte, elle reste autour
d'mes pieds.



on se
promène en regar-
dant les gens avec un
drôle d'air frais qui LEUR
TRAVERSE LE CERVEAU ET C'EST
TOUT.

« BON. ALORS, ON ESSAIE
TU PESTES À CHEVAL. APPRO-
CHE TOI. JE SUIS LE SEIGNEUR
TU COMMENCES À PARLER EN
RECULANT, TOUJOURS EN TA-
DIPRESSANT À MOI ARRIVÉ
SUR LES TAMBOURS ROUJANTS
TU FAIS GALOPER. TU CHE-
VAL. TU ME POUSS TOUJOURS
MAIS PLUS FOR. J'AI SE DU
BRUIT. A. MONTAGE JE SAUS
PAS OUI POLYPA ESSAIE
TU SAIS SAUTER COMPLETE-
MENT LE BRUIT DES TAMBOURS
MAIS L'IMPORTANT, C'EST QU'
ÇA L'ENTENDE BIEN ALLEZ
VAG-!! »

LE PLATEAU MESURE UN
MÈTRE DE LARGE SUR CIN-
QUANTE MÈTRES DE LONG.
SALVADOR LE METTEUR EN
SCÈNE, À UN BOUT EN HAUT
D'UNE ÉCHELLE, DU COTON
DANS LES OREILLES UN OR-
NET
A. L'AUTRE BOUT, LES TAM-
BOURS, FIXES SUR UN TAPIS
ROULANT.

NORMALEMENT, QUAND LE
CHEVAL GALOPERA LA-DES-
SUS, IL FERA DU SUR PLAC ET
ES SABAUS SUR LES
TAMBOURS INTERPOUR GROS-
SOMODO LE BRUIT D'UNE
GALOPADE. D'OU ÉCONOMIE
DE BRUIEUR.

LONGÉANT LE PLATEAU,
LES RAULS POUR LE TRAVEL-
LINS QUI SUIVRA LE CHEVAL
AVEC CHARLES MAC HAMON
LA GRANDE VÉDETTE DES
SUS, QUI RÉPÉTERA DE PLUS
EN PLUS FORT EN RECULANT:
« ALLEZ LEON NOËL EST LÀ »

AU MONTAGE, ON PASSE
LE TRAVELLINS À L'ENDROIT,

PUIS À L'ENVERS, COMME LE
TEXTE ALLEZ LEON, NOËL
EST LÀ » SE UT PHONÉTI-
QUEMENT DANS LES DEUX
SENS, ÇA NE POSERA PAS
DE PROBLÈME DE DOUBLES.
PAR MILLEURS, DE L'AUTRE
CÔTÉ DU PLATEAU, UN DÉCOR
SE DÉROULERA. QUAND LE
CHEVAL PECULERA, IL AURA
CÔTÉ OU RECULERA UN BEL
QUAND LE CHEVAL GALOPÉ-
RA, IL SE DÉROULERA PLUS
VITE OU MOINS VITE QUE LE
TAPIS, 500 M À ENVIRO, POUR
LE TAPIS POUR DONNER LUI
EFFET DE DISTORSION PAS
DÉQUEULASSE.

SI C'EST BIEN FAIT, SUR
L'ÉCRAN, ON AURA UN EFFET
DE BOOMERANG DISCRET. TOUT
LE FILM EST BASÉ SUR LE
THÈME DU BOOMERANG.

SALVADOR PENSE QUE LA
VIE RESEMBLE À ÇA. ON S'EN
VA ET ON REVIENT ON DIT
TOUJOURS LES MÊMES CHOSSES
DANS LES MÊMES CIRCON-
STANCES, ON NE VA PAS EXAC-
TEMENT À LA MÊME VITESSE
QUE CE QUI NOUS ÉTOURDE
ET LE RAPPORT CHANGE SANS
CESSER, CE QUI NOUS FAIT DÉ-
VIER DES BUTS QUE L'ON SE
FIXE. ENFIN, DES TRUCS IN-
TÉRESSANTS.

C'EST UN METTEUR EN
SCÈNE RÉALISATEUR AU-
TEUR, TOUT, QUI NE SERAIT PAS
COMMERCIAL DU TOUT, TELLE-
MENT CE QU'IL VEUT FAIRE
PASSER EST CHANT, S'IL NE
FOUTAIT PAS DU CUL ET DE
L'HUMOUR PARTOUT.

PAR EXEMPLE, CHARLES
MAC HAMON N'EST VÊTU QUE



ECRIALAMIN

D'UN HEAUME ET DU MARLO
DE BASTIA. SA LANCE EST
MUNIE D'UN SYSTÈME JUD-
CIEL QUI LUI PERMET DE
BRANLER LE CHEVAL TOUT EN
SE BRANLANT LUI-MÊME.

AVEC L'ALLER-RETOUR DU
MONTAGE, ÇA SERA ASSEZ
TERRIBLE.

IL Y A PLEIN DE SCÈNES
BOOMERANG-SEXE-HUMOUR
DANS CE FILM. LE PUBLIC NE
S'ENMERDERA PAS, NORMALE-
MENT. UNE AUTRE SCÈNE AU
HABARD.

ÇA SE PASSE AVANT LA
RÉVOLUTION FRANÇAISE.

MARIE-ANTOINETTE, EN VIE
NAMIENNE BOSSUE, RENCON-
TRE EN SECRET ROBESPIER-
RE ET LUI EXPLIQUE QU'À
SON AVIS, LA RÉVOLUTION EST
POUR BIENTÔT, QU'ELLE LUI
INDIQUERA LA PIERRE QUI EST
LA CLÉ DE LA VOUTE DE LA
BASTILLE. COMTE L'ASSURAN-
CE QUE LES CONDAMNÉS DE
L'INÉVITABLE MÉCATOMBE RÉ-
VOLUTIONNAIRE SERONT QUI-
LOTINES. ÉTANT BOSSUE,
ELLE NE RISQUERA RIEN.

LE DIALOGUE POURRA ÊTRE
LU DANS LES DEUX SENS, CE
LA VA SAIS DIRE POUR LE
MOMENT, IL N'EST PAS ÉCRO-
PE AU POINT, MAIS PRESQUE.
PENDANT QUE MARIE-AN-
TOINETTE UN DÉCOR DÉFI-
LERA, MONTRANT DES PRO-
JETS DE GUILLOTINES AVEC
PASSAGE POUR LA TÊTE DE
PLUS EN PLUS HAUT. JUSQU'
AU PROJET POUR BOSSUE
LE MALHEUREUX EST GUILLO-
TINÉ DÉBOUT. À CE MOMENT,
ROBESPIERRE, QUI REGAR-

DAT PASSER LES PROJETS
QU'IL TORE. LA MARIÉ QUI
AVANCE D'UN PAS ET PLAC
CE SA TÊTE DANS LE DER-
NIER PROJET QUI, LUI, EST
RÉALISÉ.

LE COUPERET TOUSSE
PENDANT QUE ROBESPIERRE
PICAIE. LA TÊTE TOIRIE.
C'EST UNE FAUSSE TÊTE, LA
VRAIE EST DANS LA BOSSUE
UNE TÊTE BIEN BLANCHEAU
TRICHIÈME, IMPECABLE.

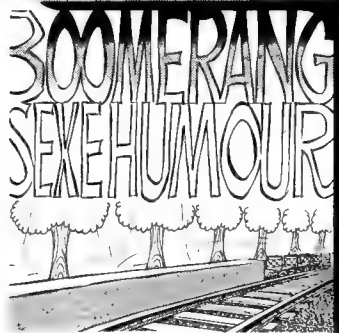
APRÈS PASSAGE À L'EN-
VERS ET MONTAGE, ON VOIT
TOUT LE CÔTÉ ARROSEUR,
ARROSE DU DRAME-RÉVOLU-
TION ET ON RIGOLE PARCE
QUE TANT QUE MARIE-AN-
TOINETTE SUR SA TÊTE,
ON VOIT SES FESSES.

CHARLES MAC HAMON, QUI
JOUE ROBESPIERRE ET LE
CHÉALIER DE LA SCÈNE PRÉ-
CÉDENTE, JOUE ÉGALEMENT
MAC HAMON, MAC HAMON É-
TAIT D'AILLEURS LE TITRE
DU FILM. C'EST LA RESSON-
NANCE ENTRE LES DEUX
NOMS QUI A DÉCIDIÉ SALVAD-
OR. À CHOISIR MAC PLUTÔT QUE
JEAN-PAUL BELMONDO C'EST
TOUT DU MONDE, LUI AUSSI.
« MAC HAMON DANS MAC
HAMON », ÇA DÉMARCHE VAI-
SÉMENT BOOMERANG, A-T-IL
CONFIRÉ À SON ONCLE ET SON
CONCIDENT.

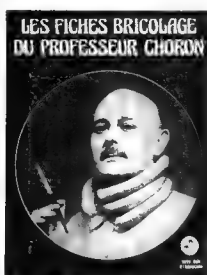
ENFIN, TOUT ÇA, C'EST LA
PHOTOGRAPHIE DE PLATEAU
QUI ME L'A RACONTÉ.

LE DISCOURS DU DÉBUT
DE L'A RECONSTITUE ÉPARGNE
CE QU'ELLE M'A DIT, C'EST
POUR FAIRE PLUS VIVANT.

Hugot



LIVRES BÊTES ET MÉCHANTS ALBUMS CHARLIE. En vente partout.



petit dico de la s.f.



Clair (René) : Journaliste, auteur et réalisateur français né en 1898. René Clair est surtout connu comme auteur de comédies, et qui plus est, bien oublié aujourd'hui. Mais il a tourné de nombreux films dans le domaine de l'onirique, du fantastique et même de la S.-F. Le premier, *Paris qui dort*, tiré d'une de ses propres nouvelles, est réalisé en 1923. C'est son tout premier film, et déjà la conjecture et la fantaisie s'y mêlent de façon adroite : un savant farfrelu invente un rayon qui arrête le temps. Tout Paris est touché, sauf un jeune homme qui s'était endormi au dernier étage de la tour Eiffel, bientôt rejoint par les passagers d'un avion. Les éveillés se promènent dans « Paris qui dort », ce qui donne l'occasion au réalisateur de broder des portraits d'endormis où le gag et la poésie se conjuguent, en même temps que le moraliste insiste sur la tentation de pouvoir des éveillés qui, parce qu'ils ont tout à leur disposition, ne désirent plus rien. De nouveaux gags ponctuent la fin du film, avec la remise en marche du temps, cafouilleuse, qui se traduit par des ralentis et des accélérés. Cet exercice de style, encore agréable à voir aujourd'hui, sera suivi en 1924 par *Entr'acte*, un court métrage d'inspiration surréaliste avec kaléidoscope d'images, puis par *Le Fantôme du Moulin Rouge* (un homme las de la vie se fait désincarner), puis par *Le Voyage imaginaire*, où un jeune homme vit des aventures en rêve : deux petites fantaisies sans grande importance...

En 1931, c'est *A nous la liberté*, un film beaucoup plus ambitieux, qui annonce *Les Temps modernes* que Chaplin commença un an plus tard, et lance par-delà les décennies un pont vers *L'An 01*. René Clair déclarera d'ailleurs qu'à l'époque, il était « proche de l'extrême-gauche », et qu'il voulait « combattre la machine quand elle devient pour l'homme une servitude... » Ces nobles sentiments sont exploités dans une parabole

où un féroce directeur d'usine, retrouvant son ancien compagnon devenu clochard, abandonne sa fabrique au moment où sont inaugurées de nouvelles chaînes automatiques. Toute la fin du film, où les deux copains laissent échapper des liasses de billets du haut d'un toit, que cherchent à récupérer les notables venus pour l'inauguration, et la vision des machines qui tournent toutes seules tandis que les ouvriers pêchent dans la rivière proche, est à la fois drôle et fort signifiante.

En 1935, *Fantôme à vendre* est une nouvelle comédie sur un revenant, écossais cette fois. En 1942, René Clair, exilé aux États-Unis, tourne *Ma femme est une sorcière*, dont le titre est tout un programme (une comédie réussie avec danse de balais, lévitation de voiture, esprits conversant des bouteilles), en 1943 *C'est arrivé demain*, sur un postulat familial : un envoyé du démon apporte chaque jour à un journaliste un journal daté du lendemain : il peut ainsi faire fortune aux courses, etc., jusqu'au moment où il apprend sa propre mort, et va essayer de la déjouer... Notons enfin, en 1945, *Dix Petits Indiens*, d'après Agatha Christie, la meilleure adaptation de ce roman célèbre, qui en connu plusieurs autres.

De retour en France, Clair tourne en 1949 un de ses films les plus célèbres, *La Beauté du diable*, avec Michel Simon et Gérard Philipe. Partant du thème de Faust, le réalisateur articule en fin de compte une parabole réussie sur le pouvoir, avec l'ascension du jeune Faust dans un

pays imaginaire dont il devient le prince, pressurant les habitants, déclenchant une guerre atomique qui ne laisse que ruines fumantes (mais c'était seulement un rêve, un avertissement du destin). Le scénario d'Armand Salacrou donne la caution de gauche à ce film, qui contient aussi une attaque virulente contre la science au service de l'armée. Enfin, en 1952, *Les Belles de nuit* est une comédie (en partie) musicale étourdissante où Gérard Philipe, professeur de musique dans une petite ville (qui provient à la fois de Prévert, de Marcel Aymé et du réalisme populiste des années 30), rêve chaque nuit à des amours et à des aventures fabuleuses, les personnages de la réalité devenant personnages de rêve. Il y a dans ce film une réflexion désabusée sur l'histoire (le rêve entraînant le héros jusqu'à la pré-histoire - « Ah ! quelle époque... » se lamentent les personnages de chaque époque traversée), mais c'est surtout l'aisance stupéfiante de la mise en place du rêve par rapport à la réalité qui retient l'attention, chaque passage se produisant sur un détail subtil - une phrase, le détail d'un vêtement, etc., avec la logique absurde des cauchemars.

Les Belles de nuit est le chef-d'œuvre de René Clair (on peut le revoir souvent à la télévision) et, même si ses films valent souvent plus par leur scénario que par la mise en scène (souvent raide et empruntée), celui-là au moins devrait servir à la réhabilitation d'un auteur aujourd'hui presque méprisé.

Andrevon

Delfail de Ton

Les lundis de DDT

Studio-Studio, 1970-71

Delfail de Ton

Les lundis de DDT

Studio-Studio, 1970-71

1018

1018

DES TEXTES INOUBLIABLES

Les carnets français de la vraie beauté artistique

La culture télégénique.

Pierre Desfons et Teri Wehn-Damisch

J'ai attendu d'avoir quarante ans pour jouer d'un poste récepteur de télévision, non pas acheté mais loué. Comme le marin délaissé de scorbut se jette sur la pomme de terre, (1) je me jetai sur les programmes dispensés. J'étais, paraît-il, un des derniers à n'en point posséder et, sans doute, sujet à des troubles carenciels (atélévisose). Cette perfusion thérapeutico-audio-visuelle eut sur moi un effet aussi radicalement curatif que, jadis, le suc généreux de la bonne tubéreuse sur le marin malchanceux. Tôt, je fus guéri, sinon immunisé.

Outre le charme lymphatique du cinéma-chez-soi, certaines émissions devaient, néanmoins, laisser en moi un goût durable. Je m'en voudrais de ne pas en parler dans cette chronique, et ce pour deux rai-

grand nombre, incompréhensibles. Quoique tout à la fois élitiste à l'extrême et d'une âme trempée à gauche, l'établissement qui veille sur ses destinées rate, en effet et à tous les coups, ces deux cibles. Hypocrisie ou sottise ? Trancher n'a jamais été notre propos...

Quoi qu'il en soit, si la verve érudite d'un Olivier Merlin a éduqué ma fascination pour l'opéra, si l'élégante et éclectique compétence d'André Fermigier structure mes impulsions esthétiques et si les délires d'Antoine Blondin « sécurisent » ma passion pour le Tour de France, Pierre Desfons, réalisateur-alchimiste, fondant par l'image les qualités particulières aux trois précédents, aura eu le singulier privilège de me « téléphiliser » et de me faire aimer de nouveau une culture à la française dans



sons. La première découle d'un aveu : je suis un démocrate noyé d'intérêt pour les masses, et celles-ci terminent la plupart de leurs journées dans la lueur bleutée du petit écran. La seconde me vient d'un constat : nos beaux musées sont désertés (2) et ces émissions (3) en remplacent avantageusement la nécessaire et assidue fréquentation.

Sans être de ceux qui, à l'instar du Reichsmarschall Göring et à l'audition du mot culture, sortent leur revolver, je vous confesserai que la culture « à la française » de ces dernières années me fait plutôt chier. Ou elle perturbe mon goût pour elle, aristocratique, en cessant de me divertir. Ou elle choque mon sens socio-culturel en étant avec constance, du plus

ce que le « à la française » avait pour moi d'attirante séduction (4). Par les arides temps qui courent, remercions-les de cette généreuse irrigation.

(1) Une communication de J.B. Youmans (Nutritional Deficiency : diagnosis and treatment, Lippincott, Philadelphie, 1942) nous apprend que l'introduction de la pomme de terre dans les pays nordiques fit reculer le scorbut, commun, jadis et à la fin de l'hiver, dans ces régions.

(2) La succursale de la porte de Versailles aux Halles mise à part, bien sûr...

(3) Il s'agit de certain « Zig-zag », un magazine artistique diffusé le lundi à 22 h 30 sur A2, et d'autres productions plus amples, tel le somptueux et double « Paris-New York ». Un « Paris-Berlin » est, par cette équipe, actuellement en préparation.

(4) Séduction nuancée d'encre légères et anglo-saxonnes, celles de la productrice Teri Wehn-Damisch.

La logisation logicielle,

parfois, peut être d'une logique aléatoire

Ce titre n'est pas un exercice de diction démodé, mais un fragment de conversation, peut-être stéréotypé mais informativien...

Dans les caves du Pompidou, face à quelques décurions initiés, nous étions une légère centurie désireuse d'apprendre. Le but de ce face-à-face appelé « débat » était de dissenter librement sur le thème « Perspectives et réalités ». Mais encore, me diront les moins endormis... Perspectives et réalités de quoi ? Pardieu ! Mais, bien évidemment, de celles qui lient l'art à l'informatique !

Sous les projecteurs et à la table, la brochette décurienne était de spécialistes. D'emblée, l'un d'eux monte au charbon (1) pour l'affirmer : « Puisque tous ceux qui sont à cette table sont des spécialistes de l'art et de l'ordinateur, leur demander comment ils font, cela est la bonne question ». Introduction réconfortante s'il en fut : la plupart, fanatiques du savoir, étaient venus là pour le leur demander, sinon pour le découvrir. Ce public écolier dut pourtant rapidement déchanter... Les sous-officiers instructeurs semblaient, en effet, plus soucieux de développer une stratégie du brouillard que les explications formelles de leurs tactiques. Tels les sourds mugissements de quelque corne de brume, des bribes « conversationnelles » me parvenaient, suivies de rares et de trop brefs dialogues : l'imprudent questionneur d'un spécialiste était le plus souvent interrompu par un autre spécialiste venu à la rescousse du spécialiste questionné mais parfois embarrassé... Eh oui ! Entre affidés, on s'aidait, on s'aidait à brouiller les cartes pour fausser le débat. On s'aidait pour empêcher le public (il est vrai peu doué) de taper lui aussi à la machine. On s'aidait parce qu'on avait peur. Peur que d'autres ne viennent faire jou-



jou et démontrent la vanité de leurs pseudo-recherches. Peur du voile déchiré de l'imposture? où l'éblouissement technique, seulement, enlumine la médiocrité pillarde de leurs talents (2).

Mais, pourquoi s'énervier ? Le



bunker qu'à la hâte ces malheureux renforcent est d'un autre âge. D'ores et déjà, il bascule, submergé par la génération des micro-processeurs, et gageons que les vendeurs des Apple II, Gemini et autres Futur-Data seront plus explicites dans leurs démonstrations.

Il est vrai que leur problème est de vendre et non de crever avec.

(1) Et il s'appelait Charbonnier! Ah! Ah!

(2) Une exception. Huitric, de l'université de Vincennes

La coupe de l'Age d'or 78.

Entre Douvres et Ostende, dans le ventre semi-occulé et fuelleux du car-ferry « Koningin Fabiola », monstrueuses cylindres vertes, les trois Bentley 1934 type « Le Mans » luisaient doucement. Les gars du « team », tout autour d'elles et en silence, démontraient leurs chromes avec des peaux de chamois, de crainte que le fond de l'air marin ne les altère. Maintenant, pare-brise gainées de souple flanelle, elles attendaient. Dans moins de treize heures, elles courraient le kilomètre lancé de Gand, une épreuve pour vintages organisée par le Royal Automobile Club des Flandres. En les accompagnant, je ne pouvais m'empêcher de penser que, tout comme aux « 24 heures » de 34, elles allaient sans doute gagner... Une folie (1)!

D'identiques et méticuleux mécaniciens-poètes, vous en verrez à la pelle les 17, 18 et 19 juin, au paddock de l'autodrome de Montlhéry, désormais irremplaçable depuis la mort de celui de Brooklands, l'anneau magique du Royaume-Uni. Avant la course et ses risques, vous les verrez, de l'immuable beauté automobile, caresser les plus émou-

vants fleurons, tels (et entre autres) cette Delahaye 135 dessinée par Gédovius (2) ou cette MG-TF dessinée par moi-même. Ne m'écoutez pas car déjà je le sais : l'appel du 18 juin (celui du Général), vous le fêterez aux abords du magique anneau de Montlhéry.

P.S. Ce n'est pas par goût personnel, mais pour mes sœurs féministes que, pour illustrer mes propos, j'ai choisi la Delahaye et la M.G. C'est en effet avec Delahaye que l'adorable Lucy O'Reilly-Schell devait connaître la gloire. D'abord comme pilote et, ensuite, en tant que directrice de la célèbre Écurie bleue (3). Quant à la M.G., c'est celle de ma sœur aînée. Elle m'en fit cadeau lorsque je fus en âge de conduire.

(1) Folie ? Oui, folie... Si l'on songe que, sur ce kilomètre lancé mais infernal, elles risquaient leurs moteurs dont les cylindres, inextinguibles, doivent être usinés à la main.

(2) Ce dessin appartient à Serge Pozzoli, le directeur du journal « L'Éclair » de l'automobile (une fort aimable revue). J'ajouterais que c'est le dessin d'une des voitures de sa collection et qu'elle a gagné la coupe d'Argent en 77.

(3) L'Écurie bleue était celle des 4.5 litres, 12 cylindres en V.



Brèves nouvelles...

Pour quelques jours encore, un Belge à Beaubourg : Henri Michaux (naturalisé français en 1956). Exposition totale et non seulement mescalinnienne.

Toujours à Beaubourg, Jasper Johns tout le mois de juin, et très bientôt une exposition en sens inverse de « Paris-New York », « Paris-Berlin ». L'architecture de « Dommages de Guerre », dont l'entame dans ces bonnes feuilles la passionnante étude, y sera-t-elle présente ? Il est permis d'en douter. Et pourtant... L'Allemagne wilhelminienne puis weimarienne nous rendit un culturel service en démolissant non seulement certaines horreurs, mais en nous donnant en prime l'argent nécessaire à la construction de nouveaux chefs-d'œuvre.

Jean-Marie de Busscher



peanuts

Charles M. Schulz









What's up doc?

Rencontres à Annecy

Vous avez bien fait de ne pas aller aux III^e Rencontres internationales du Cinéma d'animation, à Annecy, en mars dernier. Parce que si vous y aviez été, vous seriez revenu avec une furieuse envie de faire un film image par image et que faire un film d'animation, par les temps qui courent, n'est guère une chose raisonnable. De plus, vous seriez revenu écoeuré de voir que, malgré tout, certains jeunes réalisateurs, français ou américains, réunissent à faire des choses parfois pas mal, même quand les conditions financières sont lamentables. (À ce sujet, il semblerait que les Américains ont compris que, quitte à faire un film fauché, autant recher-

cher des voies originales, avec du papier et quelques crayons feutre, alors que les Français s'obstinent à imiter les films riches, ce qui fait encore plus fauché...) Vous seriez revenu malade d'avoir vu les rétrospectives Fleischer, avec *Betty Boop*, *Koko et Popeye* et de savoir que vous n'en reverrez peut-être jamais... Malade d'avoir découvert qu'Émile Cohl, l'inventeur du dessin animé, avait déjà exploré toutes les techniques de l'animation, métamorphoses, papier découpé, objets animés, marionnettes, acteurs vivants, et que tout ce qui vient derrière n'est qu'application de ses découvertes. Et vous auriez également vu le meilleur film de marionnettes de Brétislav Pojar, *Le lion et la chanson*, un de ces films qui vous restent en travers de la gorge, la chanson qui vous trotte dans la tête, l'animation qui vous rend incrédule et qui a ces petits riens (comme le lézard qui va regarder derrière la colonne après le numéro d'illusions du saltimbanque) qui font craquer le spectateur, qui font que le réalisateur met toute la salle dans sa poche, qui émet-

vent sans d'autre recours que la simplicité et qui font de ce film un inoubliable Grand Prix du festival d'Annecy.

Bref, vous avez bien fait de ne pas aller au R.I.C.A.

Walérian Borowczyk

Au cours de ces Rencontres, deux rétrospectives furent consacrées à l'œuvre de Walérian Borowczyk, que vous connaissez sans doute puisqu'il réalise depuis un certain temps des « vrais films », des « grands films » avec des « vrais acteurs ». Mieux vaut ne pas parler de *La Marge*, malgré quelques prostituées cheveux au vent à l'intérieur du bordel, devant une télé d'où sort une vieille rengaine écoutée par un nain... *Histoire d'un péché* est un film un peu à part, complètement polonais de par son générique et sa constitution.

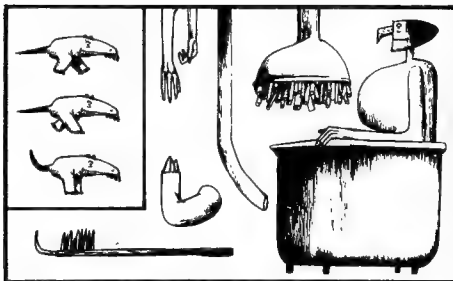
Mais ses autres films, *Goto, île d'amour*, *Blanche, Les contes immoraux*, *La bête*, bien que d'un intérêt décroissant, contiennent tous des points communs qui font l'univers de Walérian Borowczyk, dit Boro. Leur montage en est hyper-sensoriel,



Les jeux des anges



La maison



à fleur de peau, grâce à la magie des impressions fugitives. Dans *La bête*, Daho traverse l'écran sur son fauteuil à roulettes l'espace de quelques images, juste avant qu'une porte ne se ferme ou qu'un objet ne tombe à terre et ne se brise. Entre deux plans, un animal saute d'un meuble, un chat dans *La bête*, un singe dans *Blanche*; on referme un livre d'images entrevues fugitivement dans *Thérèse philosophe*, où l'on retourne cent fois un objet, comme dans le court métrage *Une collection particulière*, distribué avant *Les contes immoraux*. Dans *Goto, île d'amour*, l'écran est constamment traversé par les chevaux du manège, et toujours l'espace de quelques images, le temps d'une impression brève. Autre point commun : la sensualité. Les jeunes filles traversent de poétiques passerelles de bois (*Blanche*, la paysanne poursuivie par les gens d'arme de la Comtesse Bathory, ou la jeune Anglaise de *La bête*) et sont plus tard filmées dans des situations moins poétiques, mais avec une sensualité dont seul Boro est capable. Dans la bande-annonce des *Contes immoraux* (il réalise lui-même les bandes-annonces de ses films, véritables petits chefs-d'œuvre), la caméra s'attarde et ne montre que les paires de fesses des jeunes filles de la Comtesse. Faut oser. Un côté voyeur est souvent présent. Les accouplements de Glossia et de son professeur d'équitation, vus à la jumelle, dans *Goto*, et tous les objets érotiques de *La collection particulière*, appartenant à André Pieyre de Mandiargues.

Une nouvelle revue consacrée à l'image par image est née : « Banc-tire » (84, rue de Baudricourt, 75013 Paris), Grand format, 16 pages, le numéro 10 F. Super-luxueuse, agréable à lire. Sérieuse, avec des articles de fond. Pour les deux premiers numéros : Donald l'imposant, Charley Bowers, les réalisateurs présents aux R.I.C.A., etc. A suivre.

« Animation » (Pierre Lambert, 39 rue des Archives, 75004 Paris), revue amateur, prépare un numéro spécial de 75 pages...

Enfin « Fantasmagorie » (65, rue de la Demi-Lune, 93100 Montreuil), consacre son n° 13 à la télévision, avec des interviews de Jacques Roulet, l'auteur des *Shadoks*, G. Colto, d'A2, et Pierre Tchernia. « Fantasmagorie » prépare un grand numéro consacré à Betty Boop, avec des dizaines de photos inédites et scandaleuses de ses films !

« Fantasmagorie » est nettement la meilleure des revues de film d'animation. C'est normal, on en fait partie. Et toc !

Dans leur intimité, *Thérèse philosophe* et l'Anglaise de *La bête* sont filmées en super-gros plans, coins et recoins de chair, images sensuelles et évocatrices soutenues par des bruitages du genre crissement de bas de soie, frolements de draps...

Boro utilise beaucoup la musique dite classique, séquence lyrique sur la plage de *Goto* avec Haendel, musique à tout péter dans *L'amour monstre de tous les temps*, court métrage où l'on voit pendant vingt minutes Boro peindre, film cependant haletant et passionnant... Et toutes les musiques anciennes ou sacrées, Carmina Burana, Guillaume de Machaut, etc., pour *Blanche* et *Les contes immoraux*.

Et, bien sûr, il ne faut pas ou-

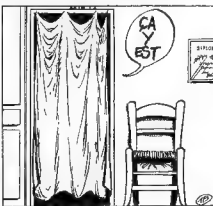
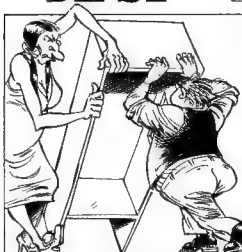
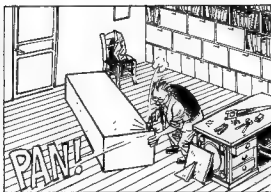
blier les vieilles rengaines, les grincements de phonographe ou les crissements mécaniques d'objets antiques, car ceux-ci ont une place de premier rang dans l'œuvre de Walerian Borowczyk : certains courts métrages y sont consacrés. *La collection particulière*, bien sûr, *Le phonographe*, qui s'anime seul, *Rosale*, où Ligia Brancica « joue un texte » de Guy de Maupassant et où sont vus en parallèle des objets terrifiants, trousse d'outils de chirurgien, paquets sanglants (jetés sur la table, toujours entrevus fugitivement...) et autres pièces à conviction prouvant que Ligia a bien enterré ses deux bébés. Ces vieux objets vus par Boro deviennent objets d'art. Dans *Renaissance*, un tas de plâtre et de déchets se reconstitue peu à peu, image par image, la tapisserie se recolle sur le mur, un clairon se défroisse, une poupée de cire se reconstitue, les assiettes se reforment, une maille d'osier se raccommode pour former finalement une « nature morte » d'objets anciens, superbes et triomphants comme le clairon qui clôt le film en jouant tout seul.

Dans ses films d'animation, Boro a utilisé différentes techniques, les objets animés comme dans *Renaissance*, qui est la prolongation d'une séquence d'un film plus ancien, *La maison*, où une perruque venait en rampant sucer le lait d'une bouteille, puis brisait un verre... Animation de photos également, dans *L'école*, joué par Boro lui-même, ou dans *Les astronautes*, interprété par Michel Boschet. Et dessin animé de technique classique, mais pas du tout classique chez Borowczyk. C'est le fantastique et inquiétant *Jeux des anges*. Le dictionnaire de Joaquim, et le long métrage *Théâtre de M. et Mme Kabal*. Ces deux films sont au trait noir sur fond blanc, hyper-contrastés, et comme chez son compatriote Lenica, l'animation est extrêmement sèche, directe, sans fioriture, soutenue par des bruitages caricaturaux, grincements, craquements, voix mécaniques, d'une bande son de grande précision et qualité. L'esprit du *Théâtre de M. et Mme Kabal* est unique. La vie d'un couple, mais pas une « histoire », parce qu'il y en a mille, grâce, comme il est dit au générique, aux symboles fournis par la vie...

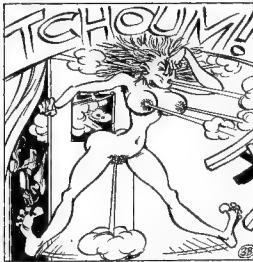
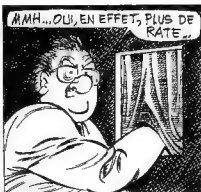
That's all folks !

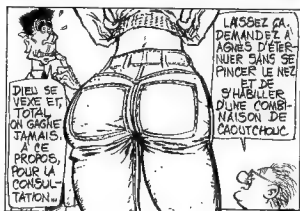
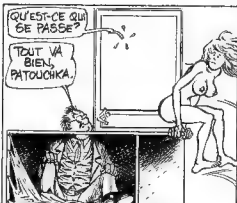
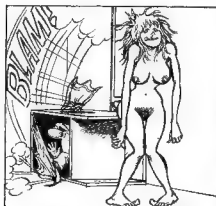
Rivoire et Carret

**LES CONSULTATIONS
DU DOCTEUR
OELHENSCLAGUHER
LE DOCTEUR
EST COMPLETEMENT
BLASE**











Vouloir entamer une étude sérieuse de l'architecture de Dommages de Guerre sous la III^e République en laissant dans l'ombre les sociétés coopératives serait aussi grotesque que dissenter du Transsibérien en voulant ignorer la locomotive. Les mettre en lumière sans éclaircir puissamment la personnalité du marquis Guy de Lubersac serait une faute aussi grossière, pis, un manque de tact sinon d'éducation.

Pour mieux pénétrer cette architecture de l'impossible, ces deux raisons m'ont paradoxalement, fait choisir le point d'exclamation final et plastique d'une œuvre ou, mutants géniaux trouquant, au canon, la baïonnette pour la truelle, nos Anciens Combattants avaient su devenir bâtisseurs. Ce dernier trait à l'architecturale facture des Dommages de Guerre, cette sorte de « passez-moi l'addition » admirable, c'est le monument au sénateur-marquis-capitaine-aviateur (1) Guy de Lubersac et à l'œuvre de ses chères sociétés-coopératives-de-reconstruction-des-régions-libérées, dont il fut le président à l'échelon des arrondissements de leur fédération départementale et de la confédération nationale de ces dernières... Sa seule passion, tout son plaisir, était servir.

Au lendemain de l'Armistice, les diverses régions des départements envahis n'offraient plus qu'un tableau informe de villes et de villages écroulés, d'usines et de fermes rasées, de champs éventrés par les obus et les tranchées, de bois déchiquetés par la mitraille. Ajoutant à la désola-

tion ambiante une note irréaliste et fantastique, des bandes de prisonniers allemands, d'Annamites et d'Arabes parqués la nuit derrière des clôtures barbelées (2), s'occupaient sans hâte à rendre la vie à ce pays mort. Sur ces sols, durant cinquante-deux mois, la bataille n'avait pas cessé. Du début au déclin de la lutte gigantesque, les armées les avaient entièrement foulés et ravagés. « C'est un pays fini », déclaraient les pessimistes » (3). « Il faudra au moins cinquante années d'efforts », concédaient les optimistes. Aux uns et aux autres, Lubersac va redonner l'espérance et, heureusement, lancer le républicain défi de la reconstruction, démontrant par ses succès les chances de la destruction. Si ce geste de titan n'était pas sans ambiguïté, ses records accumulés et toujours pulvérisés n'allaient pas tarder à susciter l'admiration du monde toujours attentif à nos exploits (4).

La loi fondamentale du 17 avril 1919 avait fait des sinistrés des créanciers de l'Etat ; mais avant de toucher le montant de ce qui leur était dû, que de formalités... D'autant plus que l'administration, sous couleur d'interpréter la volonté du législateur, commençait à inonder les « départements atteints par les événements de guerre » de circulaires (5) qui aggravaient les exigences de la loi et restreignaient le plus souvent ses avantages. Certes, l'Etat s'offrait bien pour réaliser la reconstitution, mais (6)...

Il est un usage aussi vieux que le premier « mandataire ». C'est de confier à un intermédiaire ce

qu'on ne peut faire soi-même. Flairant quelques bons coups, telles les bibliothèques sauterelles, trafiquants et spéculateurs allaient s'abattre sur les régions ruinées. Dans son beau livre, « Terres assassinées », M. Héricault, non sans verve, raconte le tour classique de ces aigrefins : « Après un amorçage auprès des sinistrés sans défense, ils (Ndlr : les aigrefins) arrivaient un beau matin dans le village avec un camion rempli de perches, de cordes, de matériaux et, à grand renfort de trompes et de cris, déchargeaient le tout devant les ruines choisies de malheureux incrédules. Inévitablement - et c'est ce qu'ils (Ndlr : les aigrefins) escomptaient - tous les sinistrés du village, haletants, ne tardaient pas à interroger les nouveaux bénéficiaires qui, radieux, leur expliquaient qu'ils avaient passé un marché avec « monsieur » et que ce « monsieur » allait tout de suite reconstruire leur maison. En quelques instants, dix, vingt, trente sinistrés suppliaient le « monsieur » de bien vouloir s'occuper d'eux. Le faiseur se faisait d'abord un peu tirer l'oreille. Puis, bonhomme, il faisait signer, sur le capot de son auto, des contrats en blanc qui ligo-taient les malheureux... » Nul ne le voyait. Le marché passait à d'autres et encore à d'autres en cascade, chacun gardant son bénéfice (7).

Le salut, vous l'imaginez aisément, n'était pas là. Le salut ne pouvait venir que de l'association. Non de malfaiteurs, mais coopérative. Certes, l'idée n'était pas neuve ; n'avait-on

pas vu, après les inondations de la Marne en 1910, se former des unions de riverains pour en réparer les dégâts ? Mais c'était là des expériences limitées qui ne permettaient pas d'augurer la généralisation rapide d'un principe bienfaisant.

Au cours du mois d'octobre 1918, un fonctionnaire obscur du ministère des Régions libérées, dont ma vie durant j'aurai regretté de ne pas connaître le nom, rédigea un modèle de statuts-type pour sociétés coopératives de reconstruction. L'avisé capitaine-aviateur, immédiatement, va en saisir tout l'intérêt. Mais, avant de passer de la lecture minutieuse de ces statuts-type, jetons, si vous le voulez, un œil sur le monument dédié à l'homme qui avait su cristalliser leur pertinence.

Sis place Saint-Christophe, à Soissons (8), le monument assésenté (9) à Guy de Lubersac et à ses « Coopés » est dû au ciseau mais aussi à l'équerre des frères Jan et Joël Martel. Qu'il me soit, ici, permis de parler d'architecture speerienne. En effet, comment, à la vue de cette œuvre ample et majestueuse, ne pas être saisi par sa similitude avec l'esplanade Zeppelin, à Nuremberg, dessinée par Albert Speer, alors architecte favori du Grand Reich. Toutes proportions gardées et mis à part les grands escaliers, tout concourt à établir le prestigieux rapport. Même parti architectural de colonnades ajourées, mêmes années de construction : les années 35, où le néo-classicisme dans bien des pays, est phénomène d'époque.

Mais si, dans le dessin de la cathédrale de lumière et du propre aveu de son concepteur, l'influence de l'autel de Pergame est évidente (10), il n'en va pas de même pour le monument à l'Œuvre des Sociétés Coopératives de Reconstruction des Régions libérées, car elle est tout autre. Plutôt qu'à Pergame sur l'autel de Zeus, c'est à Rome qu'il nous faut chercher. A Rome où, non loin de la Porta Maggiore, le tombeau de Vergilius Eurysacés (50-60 Av. J.-C.), tout naturellement, vient nous éclairer. Boulanger de son état, Vergilius Eurysacés voulait, de son vivant, faire porter par un double rang de colonnes l'instrument de son travail (son four à pain) afin que, l'heure venue, ce dernier soit son tombeau... Outre l'identité surprenante des

L'ŒUVRE INACHEVÉE...

Vous faisant croire que l'architecture de reconstruction, c'était aussi, c'était encore et toujours de l'Art Patriotico-Tumulaire, le mois dernier, j'avais amorcé la courbe fatidique sans préavis... mais en douteur, pour ne pas choquer vos trop vives sensibilités. Ce pieux mensonge, cher lecteur, veuillez l'excuser... Sans doute, en secret, avec cette seule chronique espérais-je gagner paisiblement l'âge de la retraite. Là. deux courtes années à peine et déjà du neuf ! Votre du sensationnel. Le voilà bien, le dur leitmotiv journalistique. Changer... « La barbe ! Du balai ! », grimace l'implacable Wolinski, mon rédacteur en chef et ami. Certes, dans sa solitude, le chef a ses raisons que l'Etat-major ignore... Mais, parfois, l'ami me fait peur, et le soir, il m'arrive de prier... De prier afin que ces raisons impératives, tous, nous n'ayons pas à les regretter.

prostyles propres aux deux monuments, outre celle de leurs entablements bien que, il est vrai, l'un soit four à pain et l'autre bas-relief somptueux, je voudrais aller encore plus loin. Comment ne pas voir, dans son inspiration et au-delà de la dissimilitude fonctionnelle dont je viens de vous parler, une autre similitude, profonde et symbolique cette fois : celle, abstraite, du pourtant concret four à pain... devenu, dans la fulguration visionnaire des frères Martel, four-croiset des Coopératives de Reconstruction des Régions libérées ! Bien sûr (11).

Jean-Marie de Busscher



(1) Officier de la Légion d'honneur, il totalisait neuf citations, deux blessures, douze bombardements, cent cinquante reconnaissances, cent missions photographiques, huit cents clichés, deux cents réglages de tir, quarante combats aériens et six cent cinquante heures de vol au-dessus des lignes ennemies. A peine démobilisé, ce grand seigneur, d'intelligence si ouverte et si fine, d'une activité inlassable et du plus séduisant abord, ne chercha pas le repos. « A présent, il va relever nos maux et se marier ! » dit-il. Il n'avait pas cru devoir embrasser depuis quatre ans... C'était, il est vrai, les quatre années de guerre, où la tendresse et l'effacement d'un soldat se mariaient mal avec la dure nécessité des combats.

(2) Étrange et peu fraternelle République qui le jour force aux travaux ses fils indigènes pour les emprisonner la nuit ! Pour rien, ils avaient cependant donné leur sang sans compter. L'ancien Régime, décidément, traitait mieux ses mercenaires.

(3) La tête d'un mien parent n'était pas belle à voir lorsque, après avoir vendu ses terres pour un bouclier de quelques centaines de francs, puis tard il se cogna : la tête réjouie de l'astucieux et optimiste fermier qui les lui avait achetées.

(4) Émerveillé par ce qu'il avait vu dans les régions libérées, où les églises et les donjons se reconstruisaient en même temps que les fermes et les usines, un citoyen américain ami de mon grand oncle (côté français de ma famille) écrivait : « Le génie français a gagné une nouvelle guerre sur ses territoires dévastés, guerre de reconstruction, guerre d'énergie » et, à chaque réci de cette conversation, le grand oncle d'ajouter : « La soupie disciplinée des coopératives françaises a un mérite moins de temps à relever dix départements qu'il n'en avait fallu à l'individualisme américain pour reconstruire, en pleine prospérité, la seule ville de San Francisco ».

(5) On en compta plus de douze cents

(6) Mille lors de démobilisation, une multitude de militaires se firent admettre dans des services spontanément créés pour procéder aux travaux de première urgence (S.T.P.U.) Quelques agents ailes essayèrent sans grand succès de secourir la torpeur de trop nombreux parasites, et le concert de récriminations qui secoua les régions libérées au cours de l'été de 1919 arriva aux oreilles de Clémence. Ce-mes-deux-seaux-dit-le Tigre. Une visite de lui incipiente dans la Somme entraîna une mutation générale des préfets et la suppression des S.T.P.U. qui renouèrent bientôt de leurs cendres sous le nom de S.T.E. (Services des travaux d'État). On repartait à zéro...

(7) Nous avons connu d'infortunés sinistres contraindre de vendre leur maison à peine relevée pour pouvoir régler l'entrepreneur, et ainsi deux fois ruinés par l'acharnement d'un ennemi sans pitié et la cupidité de compatriotes sans vergogne.

(8) C'est à Soissons que Guy de Lubersac expérimenta le fonctionnement de première coopérative : l'Union soissonnaise. De Dun kerque à Colmar, elle devait servir d'exemple.

(9) Ceux qui en avaient fait la commande avaient prêté le serment de l'élever à la mémoire de leur chef Guy de Lubersac (un jour d'octobre, un coup de fouet au rein le fit se souvenir d'une terrible blessure de guerre. C'était la fin. Pendant six mois, une horrible agonie le fit lutter sans espoir contre la mort. Il devait la regarder en face, sans trembler, jusqu'au soir du 15 avril 1932 où il partit, laissant inconsolables ses amis mais ayant terminé sa tâche).

(10) Des fouilles allemandes commencées en 1878 avaient mis au jour à Pergame (actuelle Bergama, dans la province d'Ismir) d'importants vestiges.

(11) Les malheureux n'étaient plus de son monde, je n'ai pu interroger les frères Martel sur ce point. Mais le crois bien qu'ils se désolent sur mon assertion.

JEFF HAWKE

Sydney Jordan









#5804



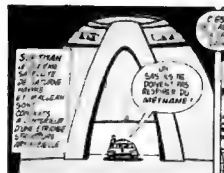
#5805



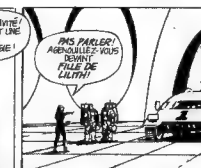
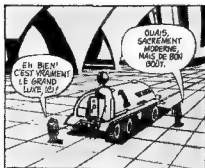
#5806



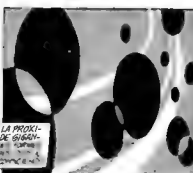
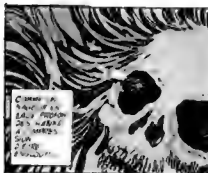
#5807

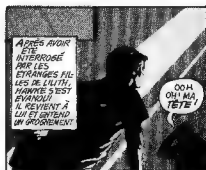


#5808











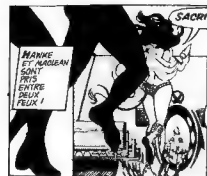


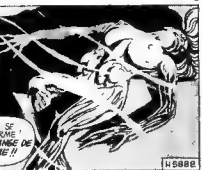
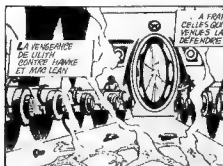






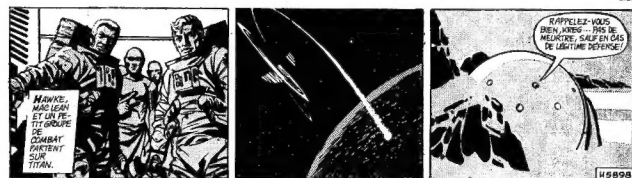


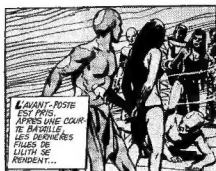












Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI en 1978,
tout en sachant qu'ils avaient
tort de ne pas l'acheter
en 1968 ?

Qu'ils
crèvent !



